

numéro 10

cha

chaoid création
numéro 10 critique
automne 2006

oid

www.chaoid.com



<i>Mon plus vieux souvenir</i> Tiphaine Samoyault	p 3
<i>Glossaire théologique très abrégé à l'usage des incroyables et des autres</i> Thierry Tremblay	p 13
<i>Les Pâtures du vent</i> Tonino Devienne	p 45
<i>Ecrire le peuple comme étranger</i> Zahia Rahmani	p 69
<i>Le panier de cerises</i> Christophe Pradeau	p 93
<i>Les moulures et les formes du plafond (dans le cabinet du psychanalyste)</i> Xavier Person	p 107
<i>Passage d'un chien</i> Jean-Pierre Zubiato	p 123
<i>Java</i> Laurent Bouisset	p 137
<i>Du performatif à la performance</i> Christophe Fiat	p 151

MON

Mon plus vieux souvenir

Après avoir passé deux ans à errer pathétiquement autour de l'animal sans pouvoir jamais me mettre à sa place, je me suis rendue compte que j'avais eu tort de vouloir prendre à la lettre l'injonction de Deleuze faisant du devenir animal le seul remède à la honte d'être un homme. Il n'y a pas de littéralité de l'animal dans l'homme, même quand il est une femme : seulement du reste, du faux, de l'allégorie, de la croyance. Au plus loin, l'homme est un simulacre d'animal. J'avais cru ainsi pouvoir descendre, c'est-à-dire me changer. J'avais cru que cela ressemblerait à la honte d'être écrivain.

Plus j'ai tourné dans les galeries, moins j'ai rencontré d'être. Plus j'ai cherché mon cri, moins j'ai trouvé ma langue. C'est cela, la descente. Perdre la langue jusqu'au point où on ne peut même plus dire la perte, ni qu'on l'a perdue. C'est quand le silence ne s'adosse plus à rien, qu'il ne signifie rien et que la parole qu'on tient malgré lui ressemble à une rumeur de ville perçue depuis des double-vitrages.

Il ne reste pas grand chose de cette époque dont je ne pourrai jamais savoir, sans doute, si elle est terminée ou non.

Pourtant cette scène toute simple où je me souviens que ce sont des femmes qui ont peint les grottes de Lascaux. Il y eut un temps où je voulais le dire à tous parce qu'elle me fit l'effet, quand je la pensai, d'une révélation. Elle est aujourd'hui le fragment de rien du tout que je souhaite conserver pour une phrase qui me touche.

Parce que j'ai cru un jour pouvoir devenir une taupe ou une souris tout en restant moi-même, j'ai compris deux ou trois choses, mais rien qui vaille d'être relaté. Parce que j'ai compris en même temps qu'à force de dire qu'il n'y avait rien derrière le ciel, on avait oublié qu'il n'y avait rien aussi sous la terre.

Que font les femmes l'été ?

Les enfants de l'année dernière sont déjà dans leurs jambes, ceux de l'année en cours accrochés à leurs bras, à leur dos, à leur sein. Les plus âgés trouvent dans les mousses, les arbres morts, les rassemblements de pierres, matières à jeu. À la nuit tombée, ils ramènent leurs corps peints à leurs mères. Près des feux, leurs visages ocres rayés de vert les font paraître autres que ceux qu'ils sont. Ils sont les masques de la forêt, ils invitent au rituel par le jeu.

Pendant que les hommes chassent, les enfants rapportent le langage de la forêt. Des pigments, des teintures et des sons gutturaux. Leur enfance est deux fois l'enfance : ils sont proches de tout ce qui naît.

Les femmes ont pris l'art à l'enfant, à son retour quotidien du simulacre de la chasse, à son visage colorié, à son corps scarifié dont la blessure superficielle révèle au dehors l'espace du dedans. L'art ne succède pas au travail, pas plus qu'il ne le précède. L'art et le travail coexistent, développés

ensemble par les mêmes gens, à des saisons variables et à des âges différents.

Entre deux règnes, l'enfant imite son père et sa mère, et l'animal vaincu, et il le fait pour rien. Ce que comprennent les femmes soir après soir, c'est d'abord la justesse de son imitation, puis la petite différence que celle-ci introduit, ensuite la transgression qu'elle accomplit, enfin seulement le sens qu'elle délivre. Un matin, elles veulent garder la trace de ce que leurs enfants inventent. Avant de savoir qu'elles vont mourir, elles ressentent à quel point l'enfant meurt dans l'enfant.

– Ce soir, vous nous rapporterez les mousses qui vous dévorent et les poudres qui vous recouvrent le corps.

– Pourquoi ?

Chaque année, les femmes sont confrontées à une difficulté que les hommes ne connaissent pas : ôter l'animalité d'elles-mêmes et de leurs enfants, non comme on pèle un fruit mais comme on en extirpe, parfois avec peine, le noyau. En travaillant à dominer l'animal, les hommes le font disparaître d'eux. Pas parce qu'ils le tuent mais parce qu'ils se le représentent. Les femmes, elles, ont plus de mal. Peu armées, elles ne savent se défendre ni contre le bison ni contre le rhinocéros. Et dans l'élevage qu'elles font de leurs enfants,

à l'intérieur puis à l'extérieur, elles ne sont pas très différentes de la vache. Elles sont un peu plus lentes qu'elle car leurs petits semblent renâcler à grandir. *On peut imaginer néanmoins une plus immédiate compréhension alors des besoins de l'enfant, une réaction plus intuitive à ses cris que la mère apaise aussitôt.* Cette lenteur les occupe et l'inquiétude qu'elle laisse en elles, avec celle causée par l'absence des hommes, croît dans leurs rêves et les font plus puissantes qu'elles ne sont. Leurs animaux sont rouges et occupent tout l'espace de la grotte.

Le soir où les enfants ont rapporté les poudres et des fleurs qui laissent des couleurs sur la main qui les touche, il y eut comme une fête. Les tout-petits voulaient toucher, il a fallu leur dire non et les teintures ont pris un caractère sacré. Il y avait le rouge, le noir, l'ocre et le blanc. Le vert ne se fixait ni sur la peau ni sur la paroi où il virait au jaune ou paraissait se fondre. Il faudrait en rapporter encore.

– Pourquoi ? répétaient les grands enfants.

– Pour couvrir nos visages.

– Pour jouer comme vous.

– Pour faire joli.

– Pour rien que nous sachions.

– Pour rien.

Ils en ont rapporté pendant que le feu continuait à laisser des traces noires sur le mur dans lesquelles, pour les endormir, les

mères apprenaient aux enfants à voir toutes sortes de scènes. Là un cheval qui s'enfuit. Là les bois d'un renne. Là la lance d'un chasseur. – « Et là un oiseau » sont les premiers mots de l'enfant.

Certains matins, il fallait retrouver les formes de la veille et les mots qui avaient servi à les dire. La lance du chasseur avait touché le renne qui avait perdu son bois en tentant de s'enfuir dans un entrelacs serré de petits arbres. « Et le cheval ? On ne voit plus le cheval. » « Tu te souviens, il s'enfuyait, il s'est enfui. » Et le feu continuait à laisser des traînées noires sur le mur comme des signatures d'aujourd'hui recouvrant celles d'hier. Il donnait aux enfants le sentiment que le monde change sans arrêt de forme. Il arrivait que ce sentiment leur déplût et qu'ils ne se résignassent pas de l'absence du cheval. Alors la trace ne fut plus suffisante ou trop furtive et l'explication beaucoup trop vague. Il fallut conserver vivant ce qu'on avait cru mort.

Les pigments ont donc eu deux fonctions : faire que les formes nées du feu n'aient pas l'évanescence de celles nées des nuages et fixer les récits du soir (aux enfants) et de la nuit (à soi en rêve). On s'est bien sûr d'abord amusé à se peindre. On soulignait les formes du corps, augmentant les contrastes rehaussant les pâleurs. D'oblong, le sein changé en fleur paraissait presque concave. On a joué à ne plus se reconnaître, à rire des créatures qui naissaient sous les yeux. Ce fut ce soir-

là comme une fête et l'on n'eut pas besoin de voir des bêtes dans le feu qui s'éteignait. La joie se mua en fatigue sans que le noir fit peur.

Elles ont profité de l'été.

Tiphaine Samoyault



Glossaire
théologique très
abrégé à l'usage des
incrédules
et des autres

« L'épée de feu qui gardait le chemin de vie, s'appelle *calembour*, jeu de mots. L'idée qu'il pût y avoir quelque chose de caché sous le calembour, ne pouvait venir à aucun homme, car c'était interdit à l'esprit humain. Il lui était seulement imposé d'éclater de rire stupidement, mais cela reste désormais le partage des sots et des esprits bornés. »

Jean-Pierre Brisset

Ange : L'ange sera invoqué lorsqu'aucune entité actuelle ne peut supporter un événement (→ Suppôt). L'insupportable appelle l'ange quand il est beau. Quand il est beau et quand il vient, c'est le silence. L'ange a la capacité de dépasser l'homme et en quelque sorte de le surmonter. Pour lui faire rencontrer ses extases (→ Extase).

Les Anciens préféraient le mot *Démon* (→ Démon).

Les anges passent, sans ne jamais rester (habiter, demeurer, séjourner), jamais que dans un souvenir, dans le souvenir de l'instant angélique.

L'homme (→ L'homme), qui n'est pas un ange (l'homme *dixit*), est une entité qui sait toutefois se ressaisir : *combat avec l'ange*.

Rem. 1. Le *mot*, selon Maurice Blanchot, est de nature *angélique*.

Rem. 2. Pour Antoine Volodine, les anges mineurs « ne sont d'aucun secours ». Rien, cependant, sur les majeurs.

Apologie : Les tomes trente-huitième et trente-neuvième de la *Nouvelle encyclopédie théologique* publiés par l'abbé Migne sont consacrés, sous la forme d'un dictionnaire, aux « Apologistes involontaires ». On y parle beaucoup de Voltaire, l'épouvantail de l'époque (1853). On y attaque Pierre Leroux et Proudhon. On s'y amuse, on cite les « incrédules les plus célèbres ». Cet ouvrage remarquable à plus d'un titre *fait comme si l'athéisme n'existait pas*, comme s'il était impensable, incroyable. Aussi un chapitre s'intitule-t-il « Pourquoi les incrédules sont *nécessairement* apologistes involontaires ». Les *preuves* religieuses sont l'apologie involontaire de l'athéisme comme le nain (→ Théologie) est nécessaire aux mouvements de l'automate.

Athéologie : Néologisme (G. Bataille). Théologie privative. Traite du retrait du retrait de la Totalité de l'existant (du retour de la Totalité absente en tant que ce retour en marque l'absence). De la disparition *apparente* de la disparition. L'Athéologie se distingue de ce qui n'est pas en n'étant pas cet être pas. Nouvelle théologie mystique. Bataille : « Dieu ne peut *savoir* (le savoir est repos). Il ignore comme Il a soif. Et comme Il *ignore*, Il s'ignore Lui-même. S'Il se révélait à Lui-même, il Lui faudrait se reconnaître comme Dieu, mais Il ne peut même un instant l'accorder. Il n'a de connaissance que de Son néant, c'est pourquoi [...] », etc.

Corps : L'âme est sa forme, son acte. Le corps comme la matière ne sont pas spécifiquement objet de la théologie. Trop plein et pas assez faille pour que l'on puisse conduire sa théorie jusqu'à la glorieuse immatérialité. Ce qui intéresse en revanche le théologien est moins le corps du composé humain que le corps du saint, le corps du martyr et le corps du christ (le pain [→ Transsubstantiation]). Celui-ci, celui de sa mère (et celui, plus occulte, d'Hénoch), ne sauraient être *inventés*. Car l'invention, avant d'être une trouvaille ou un jeu de mots, est une découverte. Inventer quelqu'un, c'est *découvrir son corps sous la terre qui le recouvre*. Découvrir le corps sous les corps qui le recouvrent.

Cosmogonie : Récit de l'Univers. Du commencement, du maintenant et du devenir (→ Eschatologie). Surtout du commencement, d'un commencement maintenant en devenir dans le récit qui le raconte.

Gros coup, expansion quelconque ou ère de rayonnement sont les noms de la cosmogonie scientifique en cours d'expérimentation.

Le commencement fut un hippopotame, un chaos, un Dieu qui se retire, Œdipe, une étoile, un mot, un livre, une tortue, Athènes, rien, un miroir, Hegel, un singe, *fiat*, moi. Innombrables sont les cosmogonies.

Rem. 1. Les récits du commencement sont peut-être ce que

nous avons fait de meilleur, de meilleur dans l'in vraisemblable, l'homme (→ L'homme) ne sait vraiment pas d'où il provient et le chaînon manquant est sa *littérature*.

Démon : Celui qui répartit les destinés. Est démoniaque ce qui s'oppose au démonique. Le démoniaque entrave la bonne répartition des destinées (des valeurs ou des richesses). Ce n'est qu'adjectivé (l'*a*) que nous pouvons connaître la nature du démon, il est du côté de la qualité (eudaimonia, c'est la qualité de vie). Le démon est essentiellement l'être du partage : *il ne pense pas qu'à son salut*. Aussi est-il de ce monde, et non dans l'autre.

Diabole (*Diabolos*) : Celui qui s'oppose au symbole (symbolos). Ou plus précisément celui qui empêche le démon (→ Démon) d'atteindre à la synthèse. Produit des synthèses disjonctives (qui ne se résolvent pas en disjonctions inclusives). Principe d'ambivalence. Le diable est moins dans les détails qu'incrustedans les symboles, au sein desquels il travaille, entravant ainsi le processus de symbolisation. C'est un être dialectique sans solution.

Le paradoxe du menteur résume sa définition : *je mens*. Dis-je la vérité (est-ce que je mens vraiment)? Dis-je un mensonge (en ce cas, n'est-ce pas la *vérité*) ? Le sens commun inclinerait à dire que le paradoxe du menteur n'est vrai ni faux. Plus le

diable disparaît, disent en revanche les tenants de l'hypothèse apotropaïque, *plus il est présent*.

Rem. 1 : le diable est une *consequentia mirabilis*.

Rem. 2 : Le diable est dans la Bible (par ex. Tite, 1, 12-13).

Dieu : Nom de la Totalité de l'existant. L'athéisme ne croit ni en cette Totalité ni au tétragramme qui la dit. Dieu est le nom de l'absence de perspective. De la disparition de l'homme. L'espoir, plus ou moins vain, plus ou moins pratique, plus ou moins salvateur, selon les opinions, de sa réapparition. Pour le croyant, *ce mot met fin à toute discussion*. Car il est, lui, rien de moins, que « celui qui est ».

Rem. 1. « Le corps sans organes n'est pas Dieu, bien au contraire. Mais divine est l'énergie qui le parcourt, quand il attire toute la production et lui sert de surface enchantée miraculante (→ Miracle), l'inscrivant dans toutes ses disjonctions. [...] À qui demande : croyez-vous en Dieu ? nous devons répondre d'une manière strictement kantienne ou schreberienne : bien sûr, mais seulement comme le maître du syllogisme disjonctif, comme principe *a priori* de ce syllogisme (Dieu défini l'*Omnitudo realitas* dont toutes les réalités dérivées sortent par division). » Deleuze et Guattari.

Rem. 2. Anciennement (avant 1793) : « Le nom le plus noble ». Sens retranché.

Dieux : Les dieux sont un dieu (→ Dieu) sans idée qui

s'éparpille. La Totalité se répand généreusement dans le divers de la phénoménalité sans retourner à son concept. La Totalité se raconte des histoires, s'explique la nature, fait de l'étant fable.

Il y a des dieux qui ressuscitent, des dieux joueurs, des dieux pervers, des dieux athées (→ Athéologie), des dieux malversateurs, des dieux ivres, des dieux humains, inhumains, animaux, minéraux, etc. Pour Jarry réinterprétant la formule *Deus ex machina*, il n'y a plus de dieux qui puissent soudainement *intervenir*, il y a plutôt, selon l'équivocité de la formule citée, un *retrait de la divinité* : le dieu se retire de la Machine, — et la philosophie de Deleuze n'en a que moins de frottements.

Déréliction : Dit le fait d'être abandonné du ou par le nom de la Totalité de l'existant. Depuis une conception scientiste subjectiviste, la déréliction est un des noms de la folie, et plus spécifiquement de la psychose. Je m'abandonne. Non pas : être abandonné du rien. Mais : être abandonné de son principe, de soi-même, de son âme (→ Âme). Les moments dérélictifs sont nécessaires à la manifestation du sacré dans le monde (→ Sacré).

Rem. 1. La déréliction s'applique ordinairement au fils (*Lamma Sabachtani*, « Père, pourquoi m'as-tu abandonné? »). Un des moments bibliques mystérieux. Pourquoi la trinité

consubstantielle s'abandonne-t-elle *elle-même* ? Pourquoi ce vide (→ Néant) ? Parce que la Totalité doit s'abandonner pour se donner à la phénoménalité. Quand elle redisparaît et se résorbe en son idée, oui, « tout est accompli », tout est pour elle accompli. Elle est sortie d'elle-même en elle-même pour elle-même et nous.

Rem. 2. Comme il y a en lui des « idées » et des buts, le sport a ces moments de déréliction.

Écritures (sens des) : Il y en a quatre. Le premier est le *sens historique* ou littéral, le deuxième le sens *allégorique* ou figuré, le troisième le sens *tropologique* ou moral et le quatrième le sens *anagogique* ou eschatologique (→ Eschatologie). L'herméneutique tropologique est essentiellement prescrite par l'analogie figurée (l'analogie abstraite sera le quatrième sens). La tropologie part de l'absolu pour me regarder; l'anagogie part de moi, me quitte, s'élance vers l'horizon ultime. Exemple de tropologie : « Les Dieux qui se manifestent dans le monde céleste sous la forme de l'orage se manifestent dans le monde animal sous la forme du tigre et dans celui des passions sous la forme de la colère. » (Charles Duits) Nombreux exemples d'anagogie chez Hegel, Bloy, Jarry, Henry Corbin.

Enfer : Après plusieurs mystiques (→ Mystique), August Strindberg avance que l'enfer n'est que l'imagination fidèle

de la réalité concrète de notre monde. Que nous nous sommes faits l'enfer, qu'il n'existe rien de pire que ce que les hommes (→ L'homme) ont su s'infliger. Que l'enfer n'est pas après, ne concerne pas l'espoir (→ Eschatologie) ou le désespoir (→ Déréliction), n'est pas davantage avant, nostalgie ou remords, non, l'enfer est maintenant (→ Messie). Il y a donc deux révolutions : l'inférieure, qui est permanente, et l'autre.

Les révolutions se font dans le ciel.

Eschatologie : Science des fins dernières. Science téléologique. *Quo vadis ?* Étroitement liée à la sotériologie. L'E n'est pas seulement présent pour éviter un facile calembour. *Eschatos* signifie « fin », alors que *Soterios* signifie « salut » que l'on traduit aujourd'hui par bonne chance, ciao ou bon courage. Question de la rédemption. Le *soter* de la sotériologie, c'est le Libérateur. Sotériologie est donc science de la libération. Depuis la dimension eschatologique, la vie est une *épreuve*, une épreuve relativement *périlleuse*, qui a son inévitable fin. Nul ne sait comment tout commença quand chacun sait comment ça finit. Ça finit généralement *mal* (→ Mal), en effet.

Eschatos est la fin, *logos* les signes que l'on y ajoute, *eschatologie* les signes appliqués à la finalité (la question qui cherche à comprendre le pourquoi du finir mal).

Esprit (*Pneuma, spiritus, vent*) : Après Hegel, rares sont

ceux qui en parlent sans mettre une sorte de vibrato dans leur appareil locutoire. Et pourtant, nous n'avons que ça. Sans lui, pas de Kapital, pas de miracles, pas de problèmes, pas d'espoir (pas de sport), pas de bavardages sur les femmes, pas de livres, pas toi, ni moi, ni lui. Pas d'alcool (plus de « pèse-esprit »).

La fin ultime de l'esprit, bien qu'elle soit sa disparition, ne peut se faire qu'au bon moment, et ce moment est de joie. Le rire donne une idée de cette joie, de cette fin. S'il y a tristesse, l'unique expédient est le retour à l'esprit.

Rem. 1. En place du nom pneumatique, les Grecs préféraient parfois dire *Sophia*.

Jamais sans elle, Sophie.

Être : Longtemps la question fut d'emblée résolue. On avait le nom. À la question : qu'est-ce que l'être ? nous répondions par son nom. C'était notre être, que nous avons créé pour qu'il nous crée (pour que nous nous l'expliquions). Puis le nom se mit à ne plus convenir, nous nous avons mis en lui beaucoup trop de théories et de récits invraisemblables. Il ne pouvait plus que très difficilement se confondre au Beau, au Bien et à la Vérité (à l'Intellect). Ainsi avons-nous oublié le *commencement* (→ Cosmogonie), la parole qui répondait ingénument à la question comme un enfant s'invente différents langages en oubliant ceux qui précèdent.

Extase : Ce qui est hors de soi-même, ek-stasis, hors de ce qui se tient, ici, là, fixe. L'extase est un mouvement qui plonge dans les eaux et s'élanche vers le ciel. Le temps est extatique de trois façons : passé toujours déjà, présent maintenant passé bientôt avenir, avenir attendu. Passé je me souviens, présent révolutionnaire, avenir je t'attends et compte sur toi. L'avenir est l'irrésistible ami de l'homme, jusqu'à sa fin (→ Eschatologie). Plus le temps se comprime, se densifie, s'enrichit, se recroqueville, plus il est susceptible de donner lieu à l'extase, à ce temps qui participe de lui-même que parallèlement, que du dehors. De même que l'être doit à un moment ou à un autre se rendre à l'évidence qu'il est « dans » le monde, de même l'être devra à un moment ou à un autre se rendre à l'évidence qu'il est souvent *hors de lui*. Les extatiques sont ces héros qui résident souvent hors d'eux.

Hérésie (Doctrine, Système) : L'hérésie est une doctrine, une thèse ou une combinatoire de thèses non retenues par le centre d'autorégulation romain. Il y a autant d'hérésies que de thèses possibles, *moins une*. Conséquence : les dictionnaires des hérésies sont de gros volumes. La bonne hérésie (la thèse retenue par le centre d'autorégulation) a pour nom dogme. On ne dit pas l'*Orthodoxie* car celle-ci est, précisément, grevée de quelques bénignes hérésies (on les trouvait plus graves au Moyen âge). Tout aura été tenté pour faire circuler les cas

de figures. L'hérésie concerne le plus souvent le désordre dans les hypostases ou Marie. S'agissant de trinité, il ne faut vraisemblablement pas dire qu'il y a trois dieux, il ne faut pas dire, par exemple, qu'il y a du désordre dans les hypostases lorsque la troisième personne féconde tropologiquement Marie qui engendre littéralement la deuxième qui incarne anagogiquement la première (→ Écriture).

Rem. 1. L'hérésie brûle. Brûle, par exemple, d'être avancée.

Hétérodoxie : Est hétérodoxe ce qui est hérétique mais demeure ininflammable. Mot employé quand la thèse hérétique est prononcée par un saint, un Père de l'Église ou un ami. Nuance l'hérésie : l'hérésie et l'hétérodoxie sont bien des « *erreurs* », mais il y a, comme en Politique, des erreurs plus graves que d'autres (ça dépend usuellement, hier comme aujourd'hui, de la puissance, du génie ou de la délicatesse de celui qui la commet).

Immanence (*In mancre*, habiter dedans) : On a beaucoup parlé d'*immanence* ces dernières années. S'oppose à transcendance (→ Transcendance). L'immanence se demande si la Totalité est incluse dans la phénoménalité, si elle est ailleurs ou si elle n'est pas. L'immanence fait le tour d'elle-même et répond affirmativement, elle « a » sa totalité. La transcendance, *parce qu'elle se sait faisant le tour d'elle-même*, répond le contraire.

La première insiste sur la réponse (pense que la question est incluse dans la réponse et efface le problème); la seconde insiste sur la question. Certitude immanente, doute transcendantal. La première est de céans, la seconde de léans. Suis-je chez moi ou suis-je locataire? Est-ce que ce monde *est* le mien ou est-il un « passage »? Suis-je au théâtre ou suis-je sur scène? Dialogue entre immanence et transcendance. Entretien (entrelacs).

Immortel : L'homme est l'animal mortel qui *est*. Et qui emploie des sons afin de se signifier des choses ou des absences de choses, qui sont ou qui ne sont pas. Immortalité est une de ces significations.

L'homme : Animal d'abord bipède puis quadrupède puis bipède (il a fallu quelque temps pour reconnaître son enfance et ses ancêtres). Il fait des signes. Il croit. Peut s'avorter. Très difficile d'en parler avec probité selon Ponge. C'est, en effet, un « être composé » (concept impur). Ni chose ni esprit; façon de sphinx, de chimère, de licorne, d'hippocentaure ou de griffon. L'homme est la question de l'homme, à laquelle il ne répond pas (il parle d'autre chose, c'est plus intéressant). Question à laquelle il est appelé à répondre. L'homme doit répondre de l'impureté de son concept, doit passer du problème à sa solution. Personne (→ Personne) ne saura, semble-t-il, le faire *à sa propre place*.

Livre (*Biblos, liber*) : On entend dire qu'il y a trois religions du Livre. Surtout de la part de ceux qui ne croient à aucune d'elles et pensent qu'il n'y en a qu'un seul. Il y a deux religions du Livre, qui vivent très douloureusement côte à côte. L'intermédiaire, la chrétienne, celle qui n'est pas « orthodoxe », est une religion de l'esprit, une religion de *traduction* (on peut traduire le Livre dans d'autres livres, dans d'autres Livres). Il y a une tâche du traducteur qui consiste à retrouver la « pure langue » au delà du Livre, au delà de chaque livre. Il y a une signification qui n'est pas *dedans*. C'est à cette tâche que se sont consacrées de nombreux théologiens, saints (→ Saint) et mystiques (→ Mystique) de notre époque et des précédentes.

Mal : Pour la théologie standard, le Mal est *manque d'être*. Il manque quelque chose à l'acte malin, quelque chose y est retenu. Le mal est donc dissimulation. Le sport est le *jeu avec le mal* : on s'amuse d'un mal spectaculaire sans aucune conséquence. Telle est aussi, dans une moindre mesure, la *fiction*. Jusqu'où peut-on s'amuser avec le mal sans qu'il y ait conséquence ? Réponse : Sade. Assez loin, donc. Le sport, *avec les conséquences*, s'appelle la Guerre. La fiction, *avec les conséquences*, s'appelle Réalité, parfois *passage à l'acte* (il y a bien entendu un *acte d'écrire* et une *réalité* de l'écriture, nous simplifions pour les besoins de la démonstration). La gestion du genre humain, *avec les promesses*, s'appelle Politique

(messianisme [→ Messie] dans le meilleur des cas). Le grand projet de la révolution est de s'attaquer au Mal, vivre dans l'immanence du *maintenant*, ne plus prévoir et se souvenir peu, événement, être des anges, des anges incorporées.

Rem. 1. Ou des hommes (→ L'homme), des hommes transsubstantiés (→ Transsubstantiation).

Martyr : Le martyr est celui qui subit le monde (→ Monde). Celui qui *prend sur lui* les incohérences de l'existence. Le martyr est patient, il est exécuté, n'exécute rien qu'il ne subisse. Martyrs célèbres : Sébastien, Pierre (→ Pierre), Nietzsche, Curé d'Ars, Artaud. Rien n'empêche qu'un martyr soit un saint (→ Saint). Cas de Frédéric qui, s'attaquant volontairement à son propre principe, subit le monde. *Passion* (→ Passion) de la subjectivité.

Messie : Les messies furent nombreux autour de l'an zéro. On les multipliait à l'époque, on était disposé à les écouter. Nul n'est messie que souvenu, beaucoup trop tard venu. Pour Benjamin, le messie est *maintenant*. Il est donc révolutionnaire, provoquant l'épiphanie du maintenant duquel il est le principe.

Rem. 1. Nous sommes en quelque sorte toujours en l'an zéro.

Rem. 2. Maintenant : *Aufhebung*.

Miracle : Attribut du saint (→ Saint). Le saint « fait » des miracles comme le touriste « fait » des sites (→ *Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville*). Le saint fait en sorte que des miracles arrivent, adviennent, nous regardent en face, que nous soyons stupéfaits, ébaubis, interdits. Nous appelons miracle un événement parfaitement inattendu. Le miracle doit être neuf, original, d'avant-garde, épatant, il faut qu'il se fasse capable de nous *surprendre* (→ Ange). Le miracle, comme tout le reste, mais un peu plus, est de l'ordre de la phénoménalité ou de sa ressemblance.

Rem. 1. Pour le matérialiste positiviste athée, tout s'explique, *même ce qui ne s'explique pas*. Foi très semblable à celle promue par l'eschatologie chrétienne (→ Eschatologie → Providence).

Rem. 2. Le miracle peut se faire indépendamment de la volonté de l'homme (→ L'homme). Les miracles désincarnés — les miracles qui sont dans l'air et qui se tiennent en suspension entre Terre et Ciel — sont les plus beaux. Il faut les trouver là où ils sont, entre inaccessibilité et poids

Rem. 3. Le miracle, tel que nous avons pu le constater nous-même à quelques reprises, et pour autant qu'il remplit l'instant de son énergie épiphanique, se manifeste dans les états seconds ou dans les interstices de l'espace, parfois, rares, dans certains textes, dans certaines images, dans certaines suites d'images ou de son, une femme. Il peut relever de rien (→

Néant), c'est-à-dire de l'expérience. « Non seulement, écrit un exégète, le 'comment' de l'événement doit être inconnu et inexplicable par les lois scientifiques, mais encore il faut que son 'pourquoi' soit doté d'une signification spirituelle. » Quelqu'un est parfois ivre, qui se dit la même chose. Et tombe (ou trébuche). Pourquoi ? Car le miracle est enfantin, il réveille en nous l'enfance, la légèreté, l'aurore, le monde miraculeux de l'enfance (→ Cosmogonie).

Monde (*Mundus*, « parure » ou apparence) : Derrière le monde se cache des significations discrètes que les signes voilent de leur expression. La surface du monde est visible, quand nous la pensons toujours à travers elle. Faire advenir l'autre monde en ce monde, *et pas* ailleurs, c'est la tâche que s'assignent les saints (→ Saint) et que subissent les martyrs (→ Martyr). Ce n'est pas la tâche des politiques, des économistes et du diable (→ Diable).

Mystique : Partie de la théologie qui traite de l'imaginaire. Il y a une mystique négative et une mystique positive. La première, *apophatique*, la seconde, *cataphatique*. L'apophatique dit quelque chose qu'elle s'empresse de nier; la seconde projette *à partir de rien* (→ Néant) quelque chose qui émerveille. Appartiennent à la première certains textes de Bataille, à la seconde certains textes de Michaux.

Néant : (*ne ens*, pas une chose). Ce qui n'est pas. S'oppose à l'être et à l'être de l'onto-théologie (→ Dieu). Certains mystiques (→ Mystique) passent par lui, le néant, pour accéder à la pureté de la Totalité. Certains mystiques passent par lui, le néant, pour ne pas y accéder.

À la question « Qu'est-ce que la métaphysique? » (*Was ist Metaphysik ?*), Heidegger ne répond pas autrement qu'en dissertant sur le néant. Ailleurs, il parle de *Das Ding* (laquelle chose s'oppose au pas une chose), et plus spécifiquement de la *cruche*. C'est que la cruche est une chose qui comporte un vide, un vide qui peut être rempli. Qui peut être rempli, par exemple, par un philosophe. Ou, beaucoup plus rapidement — *instantanément* —, sans passer par les longueurs du discours, par un ange [→ Ange]. Le néant n'est pas une chose, et il est rempli par la philosophie de diverses manières.

Rem. 1. Le théologien voit dans le néant le *Mal* (→ Mal). Là où il manque quelque chose, il y a mal. Un bras en moins, ça fait mal.

Rem. 2. Par un tour de l'esprit qui reste à expliquer, le néant fait, *à partir de rien*, un concept, très précisément celui de sa vacuité.

Pape (*Pater*, papa, père) : Le premier père chrétien s'appelait Simon avant qu'il ne fût fait Pierre, devint pape. Le grand-père était un anarchiste (Barjona). C'est un gros chapitre que celui

du pape, un gros poisson. Une tête d'importance. C'est un ouvrage que nous espérons entreprendre. Pape, il se fait la Tête du corps humain ou, si vous voulez, de cette incorporation qui s'appelle humanité. Le pape se *répartit* dans les membres de l'humanité, laquelle est autant de masques et d'organes plus ou moins révolutionnaires comme maintenant (→ Messie), l'enfer (→ Enfer) et le Terre. Puisque l'humanité est partout, partout où il y a des murs, partout où il y a spectacle, partout où nous mettons le pied, le pape doit être quelque part : il n'est pas dans la cheville gauche de l'homme (→ L'homme), il est, nous l'avons dit, très précisément à la place de la Tête; il n'est pas à Wittenberg, il est, comme chacun sait, à Rome. *De pierre* est le pape, est cette Tête.

Pour traverser la mort et pour garder leur âme pendant le périple outre-tombe, les Égyptiens riches, qui n'avaient pas à proprement parler de pape, jouissaient cependant, comme nos papes, de *Têtes de rechange*. Quelques-unes ne sont pas inutiles afin de traverser la vie.

Rem. 1. On répète qu'André Breton fut le *pape* du surréalisme quand Breton en fut le *pontife*. *Pontifex* est celui qui construit des ponts. Les Romains de l'antiquité anté-papale avaient un *pontifex maximus*. Breton a construit des ponts. Pontife, Breton, et, dans ces meilleurs moments comme dans les pires, *maximus*. Nous relisons parfois des maximes de Breton et certains les récitent fidèlement tous les jours. Les maximes ont

été recueillies dans des bréviaires de différentes envergures qui s'appellent *Manifestes* et qui ont un nombre trinitaire (ou non : pas sûr pour le troisième [→ Esprit]).

Rem. 2. Pierre est un des noms de la *réversibilité* et de la conjonction des contraires.

Rem. 3. Il est aussi celui qui détient le *pouvoir des Clefs*.

Rem. 4. Le groupuscule le plus anti-papiste : Acéphale. Le texte contemporain : *L'anti-Œdipe*.

Paradis : Le paradis (*pairidaēza*) est en Perse. C'est un petit parc boisé très agréable. Si l'enfer (→ Enfer) est la mauvaise part du maintenant, le paradis en est la bonne. Du paradis, les théologiens de différentes religions constatent qu'il est perdu. On perd en effet souvent la chance du maintenant, qui est la chance de répondre ou d'entreprendre le bon moment (*kairos*). Chance de l'*hic*, chance du *nunc*, chance de l'*hic et nunc*. Le paradis se cherche, il se demande où il est. Il se comprend comme la nostalgie d'un monde meilleur qui contredit la pesanteur de l'ennui, contrecarre la répétition sans contenu, efface les remords. Restitue la totalité apocatastatiquement dans sa présence (*parousia*). C'est que l'origine du paradis est un doute et sa fin une certitude. Où ? Quand ? *Comment* ?

Passion (Gr. *pathos*, maladie, sentiments) : La sentimentalité, on le sait, *est la maladie du monde moderne*. La raison emploie

la passion, ne la paie pas très cher, et fait régulièrement de grands dégâts. L'homme (→ L'homme) est une chose, une chose, entre nous, considérable bien sûr, passionnément éprise d'elle-même. Il y a, dans la passion, le *concupiscible* et l'*irascible*. Il y a, dans le concupiscible, le bon concupiscible et le mauvais. Le bon : l'amour. Le mauvais : l'amour. Si j'aime la Totalité, c'est bien; mais si c'est *elle*, que *je veux*, ce n'est pas, dit-on traditionnellement, bien.

La passion pure semble être assez compliquée, elle se ramifie, fait des formes (rondes, généralement, elliptiques) et des concepts de petites tailles.

Rem. 1. Fourier, qui était bref mais prolix, est le plus grand théologien de la passion positive; Évagre le Pontique ou Jean de la Croix, deux des plus grands de la négative.

Péché : Le *péché* est l'acte qui fait le Mal (→ Mal). On a commencé de pécher il y a un peu moins de deux millénaires. Auparavant, on pouvait faire le Mal sans toutefois pécher. Maintenant, nous sommes par-delà tout cela (Frédéric est passé par là). Il faudrait une bibliothèque considérable pour collecter tous les ouvrages qui ont traité du péché, c'est un sujet qui fut très intéressant et comme très excitant. On ne parle plus désormais de péché mais des « droits de l'homme » ou de « sécurité ». On parle de crime. On pèche, dit-on, beaucoup *en banlieue*. On pèche beaucoup *en banlieue du globe*. Mais on

pèche, malgré les apparences, beaucoup plus *en ville* (les gens sont, comme on dit, plus « cultivés », les bibliothèques plus spacieuses, les garde-manger plus pleins, les perspectives, les pièces, les opportunités, les portes plus grandes). Il y a, selon la vieille typologie, *sept* péchés capitaux. La Gourmandise est un des sept, peut-être le péché le plus mystérieux pour nos contemporains. Indice : la Gourmandise ne concerne qu'accidentellement le comestible.

Pères de l'Église : Ceux qui ont opéré la transition entre ce qui fut il y a peu l'hier et ce qui est encore l'aujourd'hui, entre l'incompréhensible polythéisme et l'incompréhensible monothéisme (ou l'athéisme difficile). Ils ont magnifiquement participé au « désenchantement du monde », remarquablement.

On essaie depuis un peu plus d'un siècle de les enjamber pour rejoindre les Anciens. Mais on tombe.

L'être fut longtemps celui de l'onto-théologie : l'être revient toujours, si efforcément que nous nous y mettions, à *un* être. Participer de l'anonymité de l'être, sans faire de soi la source d'un vouloir — sans passer par l'incorrigible *subjectivité* — telle est tâche de la théologie contemporaine qui envisage ce qui fut comme cohérence retrouvée des extases du temps.

Rem. 1. Il y a des Pères de l'Église qui, pour être paternel, ont été réprimandés par l'Église dont ils sont les Pères et dont elle

est la fille. Les mauvais pères excellent : Origène, Tertullien. Les bons ne sont pas tous mauvais.

Personne (Lat. *persona*, « masque d'histrion ») : La personne cache l'homme (→ L'homme) comme l'humain met au jour son intérieur, ses organes (le jus, le gluant, le flasque, le visqueux). La personne est un masque, l'humain est un amas d'organes, l'homme ce qui sera toujours bientôt surmonté. Le bouffon masque l'amas d'organes que nous oublions chaque jour dans la dignité du mot : homme. Le mot *homme* (→ L'homme) est actuellement en voie de disparition, substitué qu'il est par les masques et les organes. *Ne dites pas homme, dites mâle et femelle*. Pour l'homme, nous avons besoin d'un nouveau mot, d'une « magnificence quelconque » (Mallarmé). Qui ne le masque pas de sa personne et bloque l'infiltration du petit consommateur souriant qui s'y greffe.

Prière : Action contemplative. Comment une contemplation peut-elle se faire active et un exercice contemplatif ? Par certaines positions du corps, par une certaine disposition de l'esprit. Apprendre à prier semble très difficile quand il n'y a plus personne à qui s'adresser. Bataille s'essaie d'un point. Artaud multiplie les petites entités évanescences. Michaux se drogue. Il y a quelque chose dans la conscience qui prédispose à la prière. Il y a quelque chose dans le ciel qui y répond. *Il y*

a un vide quelque part, un oubli, une absence, un Très Grand Espace que l'orant essaie vainement de dissiper. C'est cette inutilité grande qui fait tant peur. S'agenouiller ? Étendre les bras ? Se tourner corps et esprit vers le Dehors ? *Pour qui et pour quoi faire ?* Pour personne et pour ne rien faire.

Providence : De providence il était traité jusqu'au XIX^e siècle. Explication vieillie du Mal (→ Mal). On dit par ce mot que le Plan divin — la Totalité *en mouvement* — est inconnaissable, insondable, précisément parce que la Totalité ne se meut pas et que nous nous mouvons fragmentairement en elle. On suppose alors que le Plan de la Totalité ne peut se révéler qu'à la fin des temps. Le 5 septembre 1818, Joseph de Maistre écrira au chevalier d'Olry que « le Mal est tel, qu'il annonce évidemment une explosion divine [→ Cosmogonie]; mais quand ? comment ? Ah ! » Pour Léon Bloy, qui poursuit sur le même terrain, la fragmentation de la Totalité n'est rien d'autre que la fragmentation du discours, de la parole, de la signification. L'histoire n'est qu'une longue phrase dont on attend le *dernier mot*. Pour Bloy, le monde (→ Monde) ne peut se dénouer que lorsque *toutes les significations auront été prononcées*, lorsque la pièce sera finie. Il associe donc la Totalité et les sens de la Totalité : le mouvement est sa signification en devenir fragmentée, et sa signification ultime le mouvement progressif qui mène à la fin (→ Eschatologie). Autrement dit,

pour la thèse providentielle, il ne saurait y avoir de répétition, il n'y en qu'une seule, qui est la *répétition générale* : on jugera alors, quand tout sera fini, si c'était bien. Septième jour.

Saint : Le saint est un homme qui s'attaque volontairement à son propre principe. Il se distingue du martyr (→ Martyr) en ce qu'il est régulièrement le seul agent de sa réalisation, il n'y aura pas de cause extérieure et d'effet sensible à son action destructive. Le saint détruit parfois le monde, parfois la causalité, parfois lui-même. Il exalte l'exception et fait circuler les sèmes avec vitesse, adresse, dextérité (→ Miracle). Saints connus : Antoine, Thérèse, peut-être Bataille (peut-être fou). *L'intercession des saints* est, depuis le V^e siècle, le fait de demander à un homme mort l'amélioration de la vie actuelle. C'est l'origine du suffrage, avant qu'il ne se fasse universel et que la dictature des opinions soit démocratiquement instaurée. Si ça fonctionne, on remercie le mort dont on se souvient et auquel on a adressé la pensée par de petites plaques, de petits tableaux ou de petites sculptures en cire appelés *Ex-voto* en latin et Tama en grec.

Avant le V^e siècle, on priait (→ Prière) pour les saints. Depuis, tout a été renversé : on attend des morts qu'ils intercèdent pour nous.

Rem. 1. Les saints sont peu à peu devenus ce qui a été appelé des « machines désirantes ». Ils déstructurent pour restructurer

le dépôt. Ils produisent sans cesse de nouveaux miracles, de nouveaux « modèles » ou de nouvelles configurations. Suite à une ultime restructuration, l'usine à saints a fermé ses portes à la fin du XIX^e siècle. Et la sainteté s'est faite artisanale, s'est continuée dans de petites fabriques.

Rem. 2. Science des saints : l'hagiographie.

Théologie : Discours sur la Totalité, sur *tout ce qui lui ressemble et ne lui ressemble pas*. Elle traite en effet de la ressemblance sans s'attarder à la phénoménalité vive. On réserve habituellement le mot pour les failles de la Totalité. La théologie n'est jamais déictique, elle parle de l'insensible. Elle parle plus ou moins systématiquement de l'insensible (c'est la Totalité qu'elle veut, qu'elle mime avec plus ou moins de bonheur). Benjamin écrit dans sa Thèse première sur le concept d'Histoire que le « matérialisme historique » sans la théologie est un automate sans nain. La théologie est en effet un nain qui joue aux échecs à la place de l'automate, à la place de la phénoménalité automatique.

Quelques théologiens célèbres : Orphée (cf. Rem. 1.), Proclus, Thomas, Hegel, Marx (pour les « subtilités théologiques de la marchandise »), Gilson, Debord, Derrida.

Rem. 1. La Fable nous enseigne que Sisyphe, aux enfers, écoute, se reposant un peu de sa motte et de la verticalité à laquelle lui et sa motte sont condamnés, Sisyphe écoute la Théologie d'Orphée.

Transcendance : S'oppose à l'immanence (→ Immanence). Pas ici. Là. Pas encore là. Ici, et bientôt maintenant là. Différence (différance). Encore différence (encore différance). Et ainsi de suite (et ainsi de suite). La transcendance est la carrière de l'automate quand la cache du nain (→ Théologie) est apparemment vide. Plus elle se vide, plus la transcendance devient *inapparente*, réservée aux invisibles entités qui, elles, « tirent les ficelles ».

Transsubstantiation : Miracle ordinaire. Performé, si l'on peut dire, chaque dimanche (chaque jour avant les recommandations de Vatican II). Chaque dimanche, par chaque prêtre, devant chaque fidèle. Miracle comestible : après l'opération, le contenu extrait des « espèces » est absorbé. On ne mangera pas les espèces mais la résultante de l'opération. Le miracle ordinaire, miracle *ex opere operato*, s'applique aux « oblats » (le pain, le vin). *Ceci* est mon sang : c'est du vin. *Ceci* est mon corps : c'est du pain. Mais ce pain et ce vin sont affectés de la puissance du « ceci » d'abord, de la copule ensuite (« *est* est copulatif et opératif tout ensemble, c'est-à-dire qu'il opère, par mode de cause instrumentale, l'acte de conversion du pain au corps » dit un dogmaticien). Il y a en effet deux moments dans le processus transsubstantiateur : l'anamnèse et l'épiclese, le souvenir et le moment épiphanique au sein duquel l'esprit (→ Esprit) *intervient*. Hegel est le grand théoricien moderne de la

transsubstantiation (et de l'anagogie [→ Écriture]). Cependant que la transsubstantiation hégélienne est avant tout et malgré lui l'œuvre d'un *operans*. Comme Magritte, qui illustre, qui explique l'opération aux enfants. La transsubstantiation ne se fait pas elle-même, elle n'est pas seule dans l'opération, et pourtant nul ne fera l'*opus operantis* que l'événement, qu'une communauté participant de l'événement.

Thierry Tremblay

LES

Les Pâtures du vent

Je ne savais pas vous aimer, moi qui ne pouvais concevoir que des splendeurs corporelles. L'âme qui soupire après de tels mensonges ne « fornicque-t-elle pas loin de vous », ne met-elle pas sa confiance dans l'erreur, « ne fait-elle pas sa pâture du vent » ? Sans doute je n'aurais pas voulu que pour moi l'on sacrifiât aux démons mais je leur sacrifiais mon âme par ma superstition. Qu'est-ce donc si ce n'est « repaître les vents » que de repaître ces esprits diaboliques et leur devenir par nos erreurs un objet de joie et de raillerie ?

Saint Augustin, *Confessions*,
(IV, 2. trad. Joseph Trabucco)

Ne sois pas vaine, ô mon âme, et que le tumulte de ta vanité n'assourdisse pas l'oreille de ton cœur.

Saint Augustin, *Confessions*,
(IV, 11).

Brebis égarée dans la brume, au pied de l'Audibergue-

Petit canard qui clame haut sa claudication, sa vilénie et s'étonne qu'on ne l'en congratule.

Mouton noir et fier de ses couleurs.

Ange rebelle, déçu, déchu - mis au ban même des cohortes infernales.

Loup comme les loups qui se vivent de vent et refusent le port du collier, mais, se plaignant de son manque de confort matériel, collaborant avec ceux qui ourdissent leur captivité et projettent de les gaver pour leur prétendue survie et leur bien-être. Loup de carton pour la télévision.

Cheval indomptable mais ayant perdu le troupeau qu'il snobait et hennissant son égarement dans la montagne solitaire.

Taureau aux cornes brisées et qui n'est pas loin d'être un bœuf.

Pompier pyromane courant après les décorations auprès de notables qu'il prétendait mépriser.
Lunatique héliotrope.

Désespéré du dimanche.

Pseudo-suicidaire plein de projets et rêvant d'une médaille pour ruminer notamment celui d'avoir assassiné son propre ego au figuré, cet ego moribond mais dont les derniers cris vivaces

témoignent outrageusement d'une soif fumeuse de fame et de grandeur : nébuleuse morbide, inachevée, vicieusement inachevable, et irritante.

Raté, en un mot.

Artiste ! tout le monde en rit et lui se joint au concert des piailleurs, ignorant que l'objet ridicule des quolibets est sa petite personne gonflée.

Boursouffle ouverte comme panse crevée aux mauvais souffles du néant et de la pose.

Maigre minaudeur prêt à toutes les bassesses afin de passer pour un inflexible héros.

Vantard inepte réclamant de l'art la portion congrue de morale et de foi qui le console vaguement de ne rien faire et d'être un mécréant.

Art, absolu, vérité, beauté, tels sont les mots qui sortent de sa bouche à tout va : galvaudés non seulement, mais surtout, ce qui est pire, revendiqués pour lui-même exclusivement.

Se rêvant clair comme rivière, étant glauque et collant comme une flaque.

N'ayant de l'animalité que les travers qu'il lui prête, imagier détestable, humain trop humain.

Pitre sans vergogne comptant sans doute sur son incessante et fallacieuse détestation de soi pour s'attirer les éloges d'autrui.

Outre vaine.

Marchandise frelatée, contrefaçon, faussaire, menteur de mauvais théâtre, trompeur, traître de coulisses, vendu.

Piètre penseur ne reculant devant aucune formule à l'emporte-pièce pour s'en tirer par une dérobade qu'on pourrait dire paradoxale s'il n'avait déjà lassé son public depuis longtemps étié et complaisant, ou compatissant et patient - peu lui importe, en vérité dans son enfermement maniaque - (tout le monde est parti sauf un dormeur qu'il a rasé jusqu'à la léthargie) par ses harassantes ficelles.

Faux modeste vrai demi-habile.

Renégat à tout sauf à l'ensemble de ce dont il s'était promis de se délester, dans une de ses innombrables ultimes promesses d'ivrogne à l'abstinence, fût-elle rien que verbale - : négativité embrouillée, stratégies de guingois, larmes nourries sans raison, morbidité incohérente, confusion dans l'alarme, histrionisme agaçant les nerfs, ressassement terne.

Hâbleur, saboteur, bavard, paltoquet, faquin, gadget : inutile, désert, prétentieux, bruyant, tapageur même et clinquant.

Ferraille qui se rêve sœur de l'épée vengeresse du Bien.

Un drôle, mais qui ne fait sourire personne sinon les démons hilares qu'il nourrit abondamment.

Sans parole et pourtant intarissable. Qui le croirait ? Qui lui

coupera le sifflet – ce sifflet strident avec lequel il veut occuper le silence ?

Maugréant dans les remugles de sa gabegie.

Se sentant *porcus singularis*, puissant sanglier solitaire, quand il n'est que cochon qui s'en dédit, voire porc tout court mais ni singulier ni sauvage au sens où ces mots supposent une énergie vitale qui a du sens.

Donneur de leçons faisant pour lui-même de constantes exceptions aux règles morales dont la moindre infraction minime par autrui est par ses soins fustigée avec une invraisemblable violence. Malhonnêteté kantienne ou mauvaise foi sartrienne, qu'il pratique à longueur de temps tout en les tançant avec la pose austère d'un pédant semi-inculte mais qui ressert, en agitant l'index comme une badine, ces relents de classe de philosophie, qui n'ont pour résultat que de parfaire, si l'on peut dire, par des exhalaisons lointaines mais tenaces, son personnage haïssable de brigand faisandé et amer.

Créature, tous comptes faits, fort vaniteuse, qui cherche à faire accroire qu'elle se honnit elle-même et ne saurait dénigrer l'ordre du monde, mais dont toute la verbeuse attitude ne revient qu'à l'inverse : réclamer, réclamer encore les regards et les attentions pour sa posture bouffée on ne peut plus inauthentique et insincère, quémander paradoxalement le trône du monde, qui n'est à personne mais que, lui, dont le royaume est bien de ce monde dans ses rêves d'orgueil forcené, convoite secrètement.

Statue en toc, parée de colifichets sordides, élevée par lui-même à sa propre gloriole sans substance, contre tous les préceptes de sagesse et de bon sens.

Marcheur et souvent hâtif coureur fou au parcours tortueux : qu'aura-t-il parcouru sinon un cercle vicieux dans une impasse sombre, lui qui chante, et de quelle voix éraillée de fausset, la lumière et l'horizon sans fin d'un monde ouvert, que son aria minable ne fait finalement que rabaisser et rendre improbables, ou à tout le moins, sujets à caution ? Il va d'ailleurs si vite et l'effort lui fait si fort cligner les yeux, que, du monde, il ne fait qu'entr'apercevoir de vagues clichés flous, qu'il recompose de bric et de broc dans un récit sans queue ni tête, soliloque nombriliste et confus qui se voudrait ode grandiose et impersonnelle.

Champion des faux sentiments et des provocations stériles, louangeur des causes perdues : il se met ainsi à l'abri des reproches éventuels. Mais qui perdrait son temps à reprocher quoi que ce soit à un dément si ostentatoirement forclos dans sa propre folie ?

Se payant de mots mais aussi bien les cherchant, ses mots, comme un malotru qui invite à sa table une assemblée nombreuse et après avoir abusé de la patience de la compagnie ainsi réunie par son monologue accaparant, fait mine de chercher son argent dans ses poches et d'être contraint de faire payer aux autres les frais de sa dispendieuse monomanie. Goujat du verbiage.

Toujours à l'avant de soi, tel il se dirait volontiers, dans

un de ses innombrables essais pour se doroir la pilule, alors qu'il n'est guère que lui, lui-même et bien là où sa pesanteur physique et verbale le situe, posé certes mais aux premières loges de la lourdeur et de l'exhibitionnisme, toute pudeur aux orties, pour parader et détourner les yeux d'autrui du spectacle harmonieux du monde vers le chaos de son inexistence. Bruyante cacophonie d'un Arlequin sans talent refusé par toutes les troupes du Grand Théâtre du Globe.

Bête, ô bête, brebis - dans la brume, nul cyclope, nul Personne, nulle bergère, et ce que tu crois une réponse, n'est que l'écho dans la brume, de ton cri dans le précipice.

II

Nous nous enfonçons et nous émergeons. Mais ce n'est pas dans un abîme spatial que nous nous enfonçons et que nous émergeons. La métaphore est à la fois très exacte et très inexacte.

Saint Augustin, *Confessions*, (XIII,7)

Paraphrases divergentes.

Saint Augustin, *Confessions*, (XII, 28)

Images, belles images, toujours trop belles, celles dont il se drape ! Costume emprunté dont il se pare avaricieusement, décor majestueux qu'il croit être son royaume.

Car, au passage, même au plus profond du dénigrement et au comble de la prétériorité, ne fait-il pas siennes, toutes ces beautés et ces vertus qu'il éloigne de lui par les mots mais aussi bien convoque au sein de maximes chafouines ?

Comme ceux qui volent aux dieux leur feu, leur nectar ou leur femme, ne cherche-t-il pas à côtoyer les anges, à les tutoyer, à forcer le rempart de leur gloire, par ses incessantes dérobades, mettant cap au pire pour toucher une autre forme d'absolu où il espère qu'il rejoindra le premier et retrouvera l'éternité ?

S'enfonçant dans la forêt obscure, explorant au hasard ce qu'il estime être les cercles glacés de l'enfer ici-bas, que cherche-t-il au juste ? Que quémande-t-il ? Et à qui ? Térébrante ténèbre du monde à quoi il voudrait confondre son esprit pour en tirer le sens.

En œuvrant à la cacophonie, quel vœu est le sien sinon l'unisson avec un diapason monotone de discorde au cœur même de l'être ?

Questions, bien trop hautaines et bien trop compliquées pour masquer ce qu'un mot suffit à dévoiler : désarroi. Ou un autre. Ou un autre encore.

Scandale, misère, solitude, pauvreté spirituelle. Étrange spectacle que celui d'une jachère cultivée par l'homme.

Entretien de mauvaises flammes, son seul feu intérieur. Pâle.

Faisant, défaisant, composant, tarabiscotant, alambiquant à l'envi : embrouillamini si repassé qu'il n'y a qu'un monochrome sombre et pâteux à la fin.

Et si c'était la fin ! mais même si ce qui est fait ne peut être non-fait, ce n'est jamais la fin de son infaisable projet.

Encore un bien grand mot pour farder à la vaille-que-vaille une agitation panique, une errance, une destruction aussi aléatoire mais aussi lamentable que le parcours ravageur des ouragans. Brebis blessée, rendue folle de s'être brisée les pattes en tombant si violemment si bas, mais appelant la mort du monde plutôt que d'espérer pousser son dernier souffle afin d'être soulagée de la douleur.

Quel animal véritable agirait de la sorte ? Quel homme digne de ce nom ?

Rêverait-elle, la brebis égarée et blessée : du berger, du chien, du pré, de la bergerie romane avec sa bonne paille, ou du loup ? Rêverait-elle ? Lui, ne sait guère que rêver.

Mais ce sont des songes obscurs, qu'il oublie aussitôt et dont les bribes qu'il réinvente sont détournées par de captieux sophismes à son avantage le plus unilatéral.

Monstre capital ? C'est un bien trop beau titre pour qu'il ne se l'arroge pas afin de tyranniser tout ce qui l'entoure.

Usurpateur, pseudo-Nabuchodonosor déterré des sables de vanité, fantoche proclamant d'absurdes oukases en hurlant dans des villages désertés depuis des siècles.

Où sont les belles dames ? les neiges ? les bijoux ? Que lui importe, il aime à régner sur le non-être. Spécialiste qui voudrait concurrencer la mort.

Mais, la brebis se relève, et bêle encore car dans la brume, une forme vacillante, au moins autant que la pauvre bête sur ses pattes brisées, lui fait signe qu'au-delà de ce qui est invisible, est le danger, est ce qui est ami, ce qui est proche, ce qui vit. Un olivier agité par le vent ?

III

Il a voulu établir sa demeure sur l'aiglon, pour faire de nous, dans les ténèbres et dans le froid, les esclaves du pervers et tortueux imitateur de votre puissance.

Saint Augustin,
Confessions, (X, 26)

Rideaux de fumée, brume encore, camouflage de la vérité ? Voile sur les vraies choses ? Signe de confusion ? Flou artistique ? Prescience d'un seuil derrière quoi tremble la vraie vie : car le monde ne commence qu'au delà des châtaigniers.

Propédeutique, par la mort, à l'absolu de la vie et de l'art, ou bien l'apprentissage inverse ?

Tels sont les leurres avec lesquels il appâte ceux qui s'attardent encore ou se risquent, ignorants, à rôder près des filets emberlificotés et troués de ses causeries en solo. Et ainsi attirés par la lueur d'un monde plus vibrant, ils se retrouvent dans la caverne désordonnée et sale, d'un furieux qui leur assène des discours sans queue ni tête, où nulle rémission, nulle avancée, ne fera la lumière, ni pour eux, ni pour lui, ni pour personne.

Et l'odeur d'humus des feuilles mortes qui leur volent à la face. Laurier brûlé, amer, virevoltant en flammèches au sortir de la grotte : malheureux compagnons d'infortune de ce pauvre hère. Condamnés à voir le réel partir en fumée pour d'inarticulées vaticinations bestiales.

Faut-il s'enfoncer plus avant avec lui pour penser avoir une chance de s'en tirer ? Mais à quel prix ? jusqu'où ? et si c'est pour périr, autant périr sur place et non dans un boyau moussu, hanches coincées, meurtries, entendant la rumeur de fleuves souterrains sans les voir, mais sentant leur menace imminente. Et au moins, quitte à disparaître, que ce soit loin des folles sentences qui les ont perdus au premier chef mais dans la tranquillité et la paix du silence.

Mais de répit, avec lui, point. L'inférieure spirale de mots, de déroutes.

Incapable de cerner le vrai problème, sur lequel il se promet de revenir, en procrastinateur-roi, plus tard, toujours plus tard, une fois mort sans doute, sa disparition étant à la fois réponse et divulgation de la question, ne le voilà-t-il pas en train de vêtir la robe d'un livre gothique, d'une sorte d'embryon de récit, une germination, qui respire le souffle funeste des songes avortés de la raison, vêtue qui vaut pour un camouflage, de même que les animaux prennent des livrées saisonnières ? Et si c'est par mimétisme, alors il est caméléon sur une branche morte, à jamais, ou renard dans un hiver sans fin. Mais ce qui doit rester saisonnier et devrait résulter d'une adaptation souple à ce qui l'entoure, devient variation génétique définitive pour ce mutant de l'apocalypse. Et, en retour, il voudrait que le monde aussi garde cet hivernage interminable. Et, autre trait de

son esprit contrefait, raisonnant tête-bêche, creux, c'est qu'il revient encore à cette mutation fatale pour expliquer la teneur répétitive de son discours. Prenant les effets pour les causes et usant comme arme de cela-même qu'il jure de combattre et qu'il devrait écarter de soi et laisser comme peau morte.

Il trace les grandes lignes d'un monde peuplé d'êtres selon son cœur, noirs comme le non-être qui le ronge : châteaux tordus, animaux rampants, arbres décharnés, sorcières défuntes. On rirait presque de cette pacotille si sa volonté absolument ridicule de glacer les sens n'était le paravent mité d'une impossibilité pathologique à accepter le vide pour ce qu'il est.

Mensonges, mensonges, que tout cela, derrière les tapisseries de velours moucheté, les murs gâtés, les lambeaux piqués : breloques, haillons, une marionnette désarticulée s'agite, se commandant pitoyablement elle-même par un appareil désordonné de fils, de poulies et de treuils surdimensionnés par rapport à l'ampleur infinitésimale des mouvements mal maîtrisés qu'ils devraient coordonner. A moins, que ce ne soit le vent froid qui agite cet amas confus, au pur et simple gré du hasard, comme une pluie de feuilles.

Attiré par ce qui est son poison comme un toxicomane, par le péril mortel que ses démons ont affûté à dessein pour lui (à moins qu'il vaille mieux dire que c'est lui qui l'a commandé à ces démons comme un gamin impatient commande le joujou dont il rêve au Père Noël), de même qu'un papillon est attiré par la lumière où il va se brûler les ailes, et tout son corps, brûlant son être entier dans une consommation cruelle dont les grésillements atroces font sourire les esprits du Mal.

Comparaisons faciles, clichés usés jusqu'à la corde, métaphores banales, prises dans un vivier déjà maintes fois pillé et repillé, et qu'il dévaste avec orgueil, comme un boucher à la parade, ou un bourreau sentencieux. Mais, c'est, autant que le langage et la beauté possible des compositions qu'on fait en le manipulant, c'est autant lui-même qu'il sacrifie sans remède et sans pitié.

Trônant sur le propre bûcher qu'il a construit en se trompant. Les yeux fixés avec une fierté d'enfant méchant qui se rengorge de ses exactions, sur la place où il mettra le feu dès qu'il aura perçu les hurra des badauds qui le conspuent.

Travestissant la parole des maîtres anciens, des grands livres de la sagesse humaine, par l'abus d'expressions toutes faites que, par un tour de force qui n'est nullement méritoire mais qui résulte uniquement de son obstination de tous les moments, il réussit à infléchir et à gauchir à contresens malgré leur poids ancestral. Il faut ajouter qu'une fois gauchies, ces paroles ont le poids des coquilles vides. Osselets.

Squelette armé d'une faux rouillée, qui se gausse des allégories de jadis sans savoir qu'il est aussi macabre et aussi peu original qu'elles, sauf que lui a perdu sa raison d'être.

Vampire à la retraite et se décomposant à la lumière pâlichonne qu'il a oublié d'éviter. Sorti du tombeau qui le conservait, pour jouer jeu égal avec les vrais vivants. Témérité de plus, inconscience majeure, mais faut-il vraiment la noter dans la liste interminable de ses errements ? Elle n'ajoute ni ne retranche rien à ses inconséquences ni au procès de sa fatuité aveugle.

Quel est donc ce mal ? ce poison ? cette erreur ? Il tourne en rond sans jamais rien dire finalement. Comme autour du nom ou du visage du Seigneur, le théologien, mais cette analogie sacrilège ne doit pas laisser penser qu'il tourne autour de quelque chose de grand, ni même de présent ou de concret. Autour d'un trou, d'un innommable, peut-être, de l'absence-même. Peut-être, soit dit en passant, est-ce là la vraie figure du Mal. Sacrilège redoublé, car par ce jeu de dialectiques contournées, il pourrait bien insinuer que le Seigneur lui-même n'est qu'absence. Et ce reproche scandaleux fait au ciel, n'est-il pas motivé (s'il faut chercher encore un motif à tout cela !) par sa déréliction, où il ne voit nulle planche de salut ? Accusant de tous les maux où il se complaît, le Créateur, en lequel il n'a que la foi du charbonnier. Le Seigneur l'a abandonné ? Livré au néant ? Sans chercher si c'est un tant soit peu vrai ni pourquoi, il préfère ressasser sans cesse cette accusation comme une excuse à son insatisfaction.

Jeu de massacre, où il est balle et quilles. Mais comme il est décontenancé à voir que, une fois tout son être par terre, le monde tient toujours !

Embourbé dans l'ornière où tant d'autres se sont fourvoyés, il croit être l'unique à mentir si bien, ou si mal. Et il imagine que le lot des damnés est son apanage personnel. Sa couronne d'épines faite sur mesure. Et qu'il choie comme un paon faisant la roue.

Absence : maître-mot de sa liste infinie de mots désignant des choses négatives ? Mot-clé ouvrant la porte à un peu de musique, de lumière ? Un peu de vie qui luise. Ah ! mettre un

terme à cela. Tous ces noms d'animaux rendus immatériels, ce monceau de choses amassées par un homme qui a perdu courage. Comme un monument à sa désespérance. Mémorial d'abandon. Décharge de la raison.

Ne peut-il saisir quelque chose, enfin, de ses bras décharnés tendus vers le ciel, poing crispé en guise d'impuissante imprécation ? Et s'en contenter ? Ou saisir dans un éclair de jugement de son esprit brouillé, un précepte de sagesse qui dirait un mot simple ? Un mot comme : conseil, vase, main, ami, sourire.

Mais déjà, il enrage, il fulmine, il rugit d'avoir laissé entrer ce dont l'éclat filtre et éblouit sa caverne-taudis comme ferait un joyau magique de conte. Et les compagnons résignés, abattus se morfondant sur les gravats, voient à leur étonnement, comparable à celui de la femme qui ouvre la porte du cabinet secret de la Barbe Bleue, des échafaudages branlants couverts de milliers de feuillettes et d'objets sombres et inidentifiables de toutes les tailles. Sinon que ces prisonniers de son enfer intérieur étaient restés à côtoyer cette machinerie méphitique pour leur tourment et sans la pressentir. Cheval de Troie inversé et affolant.

Ou bien, il exulte dans une joie aussi soudaine que rayonnante. Exaltation-explosion. La stupeur d'un homme qui voit un monde rédimé ou un autre, détruit.

Le rubis des mots : combien de temps durera leur vertu lumineuse ?

Sortilège qu'il rejette comme une magie noire quand c'est

la chose la moins diabolique qui l'ait approché depuis trop longtemps pour qu'il en reconnaisse l'appartenance.

Mais peut-il comprendre combien il doit cette fois se dépêcher de comprendre les signes, de saisir leur aurore ? Encore quelques instants, peut-être, et il sera trop tard. Notion qui dans sa perte de la sensation du temps, sa fausse, sa mauvaise éternité - le temps suspendu qu'est la mort dans la vie - lui échappe.

Un noyé frôlant la planche qui le sauverait et en retirant la main avec la brusquerie d'un cheval qui se cabre. Par peur des abysses qu'il hantait pourtant de plein gré et des Léviathans qui pourraient en surgir.

Les compagnons, les imprévoyants, eux, en ont déjà profité pour fuir et à jamais ce lieu - cet espace sans lieu, ni dimension, ni repères - qu'ils jugent oublié de Dieu. Mais une telle chose est-elle possible ? Et était-ce la bonne attitude ? Rats tenaillés par on ne sait quoi, quittant le navire qui coule à toute vitesse pour l'océan glacé d'un malentendu fondamental.

Malentendu : message dans une bouteille et que relève un aveugle. Ou bien : voix qui s'égosille aux pieds impitoyables d'une idole sourde.

A moins, que désormais, ce qu'on entend ne soit le chant des bêtes qui reviennent, du jour qui se lève, la brèche étant ouverte par où s'engouffre, sollicitude apollinienne, la lumière timide.

Chante, ô brebis, la colère du fils de l'homme et sa chute et dis

comment il se releva et ce qui fut ensuite.

Chante l'évangile des jours anciens, à venir et chante aussi la gloire de l'instant.

L'immédiateté qui est l'amour, la vibration qui vrombit dans les fleurs, dans les tiges miraculeuses, où déjà, de l'eau jusqu'à la taille, éclaboussé, muet, il se perd, et s'éloigne.

Mais ce n'est pas se perdre que se perdre sur un bon chemin. Et voilà les falaises ardentes, les soleils révolus, un accord assourdissant de superpositions.

Ce qu'il avait acquis déjà avec un peu de menue monnaie mendiée, la joie d'une félicité temporelle, j'y tendais par des détours et des circuits très fatigants. Sans doute il ne possédait pas la vraie joie, mais, moi, par mes passions ambitieuses, j'en cherchais une bien plus fausse encore. Lui, du moins, il avait l'allégresse, moi l'anxiété - lui, la sécurité, moi, le trouble. Si l'on m'avait demandé ce que j'aimais le mieux, d'être en joie ou en peine, j'aurais répondu : en joie - mais si l'on m'avait posé cette question : que préférez vous, être comme cet homme, ou être comme vous êtes, j'aurais choisi de rester moi-même, tout accablé de soucis et de craintes que j'étais. Mais quel aveuglement ! Comment prétendre que j'eusse raison ?
Saint Augustin, *Confessions*, (VI, 6).

Tonino Devienne

Q
R

ECRIRE LE PEUPLE COMME ETRANGER

Entretien avec Zahia Rahmani

Zahia Rahmani est l'auteur de trois livres, tous parus chez Sabine Wespieser Editeur : *Moze* (2003), « *Musulman* » roman (2005) et *France récit d'une enfance* (2006). Ils prennent leur origine dans l'expérience concrète de l'écrivain. Zahia Rahmani est née en septembre 1962 en Algérie, d'un père harki emprisonné, qui s'évadera en 1967 pour la France, accompagné de toute sa famille. Son œuvre est exemplaire d'une littérature conçue comme moyen de penser les enjeux politiques contemporains. A partir des figures du banni et de l'exilé, elle y interroge les notions d'identité et de peuple, l'histoire coloniale et post-coloniale, dans le contexte de l'après 11 septembre et des crises identitaires françaises. Son travail vise aussi un renouvellement des formes esthétiques de la narration, à partir notamment de l'héritage formaliste américain et de la tradition orale. Cet entretien a été réalisé à l'occasion de la parution de son dernier livre, *France récit d'une enfance*.

David Ruffel

Généalogie

France récite d'une enfance *répond à deux événements : le premier est évident (la maladie de votre mère), l'autre plus caché (les émeutes de novembre 2005 en France). Comment s'articulent ces deux événements dans le projet de ce livre ?*

Le 25 octobre 2005 ma mère fait un arrêt respiratoire. Ses artères lâchent. Durant des semaines le diagnostic est réservé. Elle est en province, dans un service de soins intensifs. Je suis à ce moment à Paris, engagée dans un travail très conséquent. Je lui rends visite le soir, dans l'Oise. Je fais régulièrement l'aller et retour. Je reste près d'elle le week-end et la quitte tard, souvent au-delà d'une heure du matin. Je veille sur les appareils, la constance des liquides et les indicateurs. Ensuite je reviens à Paris. Ces trajets je les fais souvent seule ou quelquefois avec mon compagnon. Je veux que ma mère vive. Je pleure. Début novembre, je suis à Beyrouth pour mon livre, « *Musulman* » roman. Au Liban on ne cesse de me parler de la France qui brûle. Cette information est relayée par toutes les chaînes de télévision de langue anglaise et arabe captées dans ce pays. Nombre de libanais sont inquiets à l'idée que leur pays de « réserve », la France, soit « ravagé » par la violence. De plus, ces médias exploitent ces événements de manière démesurée. Vu de là-bas, et d'ailleurs, toute la France est escamotée. Il y a comme un goût de revanche. Ce qui je crois agaçait les français.

Deux mômes sont morts électrocutés par peur de la police. Peur de devoir passer la nuit au poste. Peur de devoir humilier leurs parents. Peur de se retrouver avec un casier judiciaire. Peur de ne jamais devenir français. C'est ce qui pèse en France sur la jeunesse née ici, de parents étrangers. Quelle provocation

que ces termes humiliants venant de cet élu, numéro deux d'un gouvernement chargé de la sécurité des « français », nous disant que ces enfants, qui ont été coursés à la sortie d'un terrain de jeu, que ces enfants morts, étaient des délinquants, à la minute même de l'annonce de la découverte de leurs corps par des voisins. Ils ne peuvent être que cela. Pas des enfants qui ne voulaient pas faire de soucis à leur maman. A nouveau on salissait des gens. J'ai considéré que tout cela était de la boue, tant avait été niée la réalité. Comme pour le « voile », la France, se prenait sa dose de surchauffe. Je m'en suis peu occupée, inquiète seulement de la disparition de ma mère. J'étais habitée d'une angoisse et d'une trouille que je ne parvenais pas à nommer. J'ai replongé dans l'adolescence par un effet de collusion entre le moment présent, les jeunes dits « des cités » et cette enfance dure et française, que j'eus quant à moi à vivre en milieu rural et qui ne put être surmontée que par l'abnégation, la volonté et l'amour éprouvé de ma mère. Sa disparition me projetait dans un vide et un moment de panique. Sans elle je n'avais plus de pays. L'angoisse de sa mort me mettait en dehors de ce pays, en dehors de son peuple. Je comprenais que j'avais vécu dans ce pays que parce qu'elle y était. Sans elle il me faudrait vivre ailleurs. Ce livre est venu en un jour. En janvier. Je passais alors quelques semaines près d'elle. Et un matin je me suis levée avec en moi ce rêve qui ouvre mon dernier livre, « Cette nuit, je fais jouer une symphonie. Sans rature et sans gras. J'ai peu d'instruments ». C'est la métaphore d'une littérature possible et empêchée. Mais aussi d'une vitalité exacerbée, celle d'une enfance qui se cognait constamment aux certitudes des autres.

Ce dernier livre revient sur votre enfance et votre adolescence : la narratrice conquiert sa liberté en faisant de la rupture avec l'Algérie et de l'arrivée dans une France hostile, la chance d'échapper à tout diktat identitaire, national ou religieux. Cette déconstruction de la notion d'identité, fondée sur une éthique de la trahison, est au centre de votre travail : dans quelle mesure s'inscrit-elle dans le sillage de Jacques Derrida et des études post-coloniales ?

Jusqu'à présent, on a feint d'ignorer la réception post-structuraliste du travail philosophique de Derrida par la critique littéraire du Commonwealth, que l'on réduit quelquefois à la formule, l'Empire contre-écrit. Tout d'abord je dois dire que je ne gouverne pas complètement mon travail. Je ne peux et ne veux tout contrôler. Mais je ne peux ignorer mes lectures et ce qui le forge. La déconstruction, c'est à la fois l'idée qu'il n'y a pas de savoir hors du texte. Et qu'il n'y a pas de texte sans un dehors. Selon Derrida, les différentes significations d'un texte peuvent être découvertes en décomposant la structure du langage dans lequel il est rédigé. C'est une pensée de l'origine et des limites de ce langage. Derrida parlait de la mémoire, de la reconnexion et de la remembrance de l'histoire. L'écriture n'est pas un élément de culture opposée à la parole en tant que celle-ci serait un élément de nature. C'est l'idée que la distinction entre nature et culture s'efface au profit de ce Derrida a nommé une ambivalence, une différence différée, qu'il écrivait, *La différence*. Et c'est elle qui produit ce qu'elle interdit, dit-il. « Elle ne résiste pas à l'appropriation, elle ne lui impose pas une limite extérieure. Elle a commencé par entamer l'aliénation et elle finit par laisser entamée la réappropriation. » L'éthique de la trahison dont vous me parlez se situe dans cet horizon. Si je m'émancipe de l'oralité, cela ne signifie pas que

je m'oppose à elle ou bien que je la réfute. Il se peut que seule l'écriture excède ses limites. Trahir c'est refuser les injonctions et les assignations.

C'est aussi poser un regard critique et pratique si on le peut, sur les catégorisations issues des études post-coloniales. Le récit distingué comme post-colonial, même avec sa séduction me reste étranger quand il est étranger à la littérature comme textualité, si il n'est que verbe et non un élément de savoir sur ce que la littérature même lui permet. Si ces études avaient démontré en quoi formellement Kipling est un mauvais écrivain, on aurait gagné du temps. On s'est soucié des effets négatifs et contingents de sa narration. Et de fait, pour ces études, c'est un auteur important. C'est cette mesure qui me fait douter du bien fondé quelques fois des ces études anglo-saxonnes. Même si il me faut souvent les défendre car elle comble un vide, un manque qu'il fallait occuper nécessairement. De plus ces études sont très riches de débats et d'enjeux. V.S Naipaul et J.M. Coetzee sont peut-être les auteurs les plus proches de l'idée que je me fais de la littérature car l'un comme l'autre ont inauguré une écriture pour l'avènement de leur sujet. Disons qu'ils pensent ce « médium » qu'est la littérature, ils le pensent en termes de forme et de sujet et non pas seulement avec ce dernier. Ils sont malgré eux des figures emblématiques d'une critique littéraire post-coloniale qui omet une part majeure de ce qui fonde leur travail d'auteur. V.S. Naipaul a pourtant beaucoup dit sur la fin du roman et sur sa pratique de l'observation et de la notation. C'est rarement relevé. Ce que l'on pointe ce sont ses sujets, l'homme colonisé, l'homme noir, les caraïbes et bien d'autres. Dans *L'énigme de l'arrivée*, ce monument de littérature, il a dit par sa fréquentation, un lieu et sa disparition. Celle de la campagne anglaise. Doit-on dire que c'est un récit post-

colonial sous prétexte qu'il est né à Trinidad ? Ne s'inscrit-il pas dans une tradition plus vaste ? Quant à son émancipation - des siens -, à son individualité, et aux multiples déceptions dont il a été l'objet, de même pour Coetzee, dont il faut rappeler l'exemplarité du travail formel, elles sont dans ces études peu prises en compte. C'est pourtant à cet endroit, dans et par cette esthétique, que s'inscrit la trace politique de ces auteurs. Ils sont mus par une question d'ordre esthétique. Ils savent ce que c'est, et l'un comme l'autre ont été jugés traîtres à leur « nation ». C'est pourtant cette intransigeance bien menée, qui fait de ces auteurs les écrivains qu'ils sont. Je crois aux vertus de l'émancipation. Mais Derrida, toujours lui, au sujet du langage, de la profusion qui l'entoure, nous avertissait par cette phrase, « ... la tentation de séduire à peu de frais, l'abandon à la mode, la conscience d'avant-garde, c'est-à-dire l'ignorance, tout cela témoigne. ».

France récit d'une enfance, est d'abord un hommage de la narratrice à sa mère : tout en permettant à ses enfants de s'intégrer en France, cette mère refuse de s'assimiler, en continuant à parler berbère et en racontant à sa fille des histoires ayant trait à sa famille et à ses origines kabyles. Elle lui transmet ainsi la fierté d'une culture dans une France qui la nie, transmet une généalogie que la jeune fille prolonge par des généalogies littéraires ou dans le milieu rural de Picardie. En quoi l'entreprise généalogique s'oppose-t-elle à l'affirmation identitaire, enjeu qui était déjà celui de « Musulman » roman ?

On a dit ici et là qu'il fallait en finir avec la généalogie. Je ne suis pas contre cette idée quand la généalogie se réduit à la sauvegarde d'une filiation et de ses traditions. Mais qu'en

est-il de ceux à qui la généalogie n'a pas été donnée ? Soit ils l'ignorent, et cela serait salvateur mais il nous faudrait vivre dans un autre lieu du monde. A l'endroit où nous sommes celui qui n'a pas de généalogie est un subalterne, un homme sans patrimoine. Toute l'ambiguïté du colonialisme réside dans cette dualité qu'est la domination. Elle passe par une construction de soi qui ne peut s'effectuer que par l'anéantissement de l'autre. Je ne dis pas que le continent africain, sans le colonialisme, serait devenu le chantre de la généalogie, je dis que dans le rapport de force et de domination, l'un s'est évertué à construire sa filiation en niant l'existence - autre - de la filiation patrimoniale d'un autrui qu'il se devait de négliger pour mieux la nier et de fait, la figer. Que serait aujourd'hui l'identité britannique ou l'universalisme républicain sans le colonialisme ? Parlons de ceux qui furent amenés à quitter leur habitat pour les territoires coloniaux. Que valaient-ils dans leur pays d'origine ? Etaient-ils des possédants ? Cette étude reste à faire. Mais si il fallait faire fortune ailleurs, on devine toute la violence qu'il a fallu mettre en œuvre pour que s'exécute l'appropriation d'une dignité. Ce qui fait que celle-ci sera toujours affectée. D'où l'impossibilité de la dévoiler sans chuter. Derrière l'insulte « racaille », il y a un préjugé bien ancré. Derrière l'enfant « sauvage » il n'y a pas de patrimoine. Il n'y a pas de généalogie. On ne lui a rien transmis et il n'a rien à transmettre. Il n'a aucune valeur. A nous de les lui inculquer. Et c'est ainsi que l'on se pense bon. Dire la généalogie, c'est ramener l'histoire familiale d'un individu à un nom. A l'histoire d'hommes et de femmes pris dans les mouvements culturels, politiques et économiques d'un territoire. Et non à un terme générique. Noir, arabe, musulman. Tout cela relève du même mépris. La religion ne relève pas du sang. On l'épouse ou on la réfute. On ne naît pas

chrétien, juif ou musulman. Ce n'est pas une loi de la nature. Prise dans ses considérations, l'identité de nos jours, ne peut être qu'une coque vide. On me demande souvent si j'ai des problèmes d'identité. Que répondre à une telle question ? Que je me situe dans un monde sans axe ! Ce qui n'enlève rien à l'inquiétude. L'intranquillité est notre condition à tous et aucun repli identitaire ne sauvera notre liberté.

Vous faites dans ce dernier récit, de la jeune fille comme de sa mère, deux personnages exemplaires. Construire ces deux figures singulières, s'opposer aux discours de la plainte, de la revendication, de l'assimilation ou de la vengeance (ceux qu'on attend en somme de « l'immigré »), semble au cœur de votre projet littéraire et résonner avec l'exergue de Canetti que vous placez au début de Moze : « L'unique bien qui soit resté à l'homme : libérer la honte ».

En écrivant *Moze*, ce livre sur le « harki », sur la culpabilité endossée, je ne savais pas qu'il était mal vu de traiter du suicide dans le monde musulman. Ce qui a donné lieu à une polémique chez certains journalistes arabes. Avais-je le droit de traiter d'un tel sujet ? J'envoyais me disait-on quelques-uns de mes ancêtres en enfer en signifiant que mon père s'était donné la mort. Si cela a eu lieu, cela n'avait pu dépendre de moi, mais de l'acte de mon père, pouvais-je rétorquer. Mais non, le fait de l'avoir écrit, transgressait pour eux une règle, un tabou. Le suicide est un acte trop individuel et conscient. On se doit de le cacher à sa « communauté ». Même mort mon père je devais le taire. Son acte relevait de la honte. Cette honte je l'ignorais voyez-vous et je n'en avais pas fait un martyr ou un chahid. Il n'avait laissé aucune trace justifiant de sa mort au nom des « siens », ce qui dit-on aurait pu le mener au Paradis. C'est bien plus trivial. Il s'est noyé. Un 11 novembre. Et c'est ce qui

fait que c'est un événement.

La phrase de Canetti s'inscrit dans une histoire précise. Celle de la destruction des juifs d'Europe. Honte d'avoir commis ce crime. Surmonter cette honte, c'est le dire comme crime. Ou se tuer de l'avoir commis. Et on est encore loin du compte quand on pense à ce qui s'est passé récemment lors de la commémoration du massacre de Babi Yar en Ukraine. J'ai grandi ici et c'est sur ce continent que j'ai eu conscience du crime. A l'âge de dix ans j'ai vu par erreur le film de Resnais, *Nuit et brouillard*. Jusque là je ne savais rien. J'ai compris que ma condition serait habitée par ce que m'enseignait ce film, ce crime. Ici, là où l'on m'accueillait, on avait dénoncé et détruit des hommes qui étaient de ce pays. Je vis depuis ce temps avec une crainte contre laquelle il me faut constamment lutter. A tout moment, par une cabale volontairement aveugle et ignoble, on peut être mis à l'index. On tend au monstre islamiste un miroir dont il ne peut que se réjouir. Nos racismes sont tellement viciés que l'on accepte et répand par pur souci de bien-être et d'une soit disant défense des « valeurs » laïques, républicaines ou ce qui est nouveau, judéo-chrétienne, la langue nocive. Elle fait mal à l'enfant. Ce qui s'est passé ici durant la seconde guerre mondiale, est le métronome de mon inquiétude. Certains préféreraient l'oublier. Pas moi. C'est pour cela que je suis du côté des juifs. De leurs morts et de leurs mémoires. Ils sont aussi les nôtres. Même si cela ne convient pas à certains.

Comme tout un chacun, prise dans l'humeur, il m'arrive de dire des conneries sur les kabyles, les arabes, les musulmans, les juifs, les chinois et autres, mais je me méfie de ces mots. Je me frappe et je m'engueule. Je récuse les territoires étroits, celui de l'exilé comme celui de l'homme assiégé. Ils sont l'endroit d'une mort certaine, d'un monde réduit. Je suis

contre l'assimilation. C'est un échec assuré. On peut être dans un pays, être fidèle à ce pays, sans avoir à méconnaître, à ignorer la culture de ses origines. On sait ce qu'il en a été de l'assimilation en France. On ne peut condamner les enfants de l'immigration au bégaiement. Demander comme on le fait aujourd'hui, que leurs parents ne leurs parlent plus leur langue, est une chose scandaleuse. Les dégâts d'une telle politique sont insondables. Sans langue maternelle on est condamné. Je ne crois pas que l'homme coûte de l'argent. Que l'étranger coûte de l'argent. C'est un rapport à l'homme que je méprise. De même que je n'aime pas le terme de musulman laïque ou athée. Je suis laïque ou athée c'est comme on veut l'entendre. Mais j'ai maintenu jusqu'à présent mes affinités électives. Elles sont loin mais très loin de ce que l'on pourrait penser. La Palestine n'est pas plus mon pays qu'Israël. J'ai mal au peuple. A ces deux peuples. Qui peut vivre en Palestine dit-on ? Personne peut-être. Mais qui peut vivre en Israël ? Je ne peux me défaire de la responsabilité européenne quant à ce sujet. J'en veux à l'Europe d'avoir commis le crime du juif européen. Je ne le digère pas. En le détruisant elle détruisait une ambition. Le monde s'en fait l'écho chaque jour. Et de cela on ne peut se relever. L'homme cosmopolite ne cesse d'agonir. Affolés que nous sommes devant sa fin nous tachons de le faire renaître en vain. Mais nos démons sont toujours là. On ne s'en est pas débarrassés. Qu'allons nous faire ? La guerre ? On est à sa porte. Mais heureusement, on a peur. Alors on cherche.

France/Algérie : déconstruire les récits nationaux

Enfermée dans une geôle américaine après avoir fui la France,

la narratrice de « Musulman » roman, occupait la position de celui que vous définissiez alors comme le nouveau paria de l'après 11 septembre : le « Musulman ». Dans France récit d'une enfance, la position est beaucoup plus inclusive, ce dont témoigne le passage d'une énonciation fictionnelle à une énonciation plus directement autobiographique. Vous vous placez ainsi au cœur de l'histoire franco-algérienne, depuis la position de la fille de harki, avec la volonté de déconstruire les deux récits nationaux de l'épopée révolutionnaire (pour l'Algérie) et de l'universalisme républicain (pour la France). En quoi cette déconstruction est-elle nécessaire aujourd'hui ? Cela fait quarante quatre ans que la guerre d'Algérie est terminée. Et depuis elle dure. Elle se maintient par de l'idéologie. Ce qui est la chose la plus ennuyeuse, la plus malheureuse qui soit. La douleur franco-algérienne je l'ai vécue. Je ne peux envisager de l'enterrer. La dire chaque fois autrement, au-delà même de la stricte relation entre ces deux entités, c'est travailler aussi à une réconciliation. J'ai participé il y a quelques temps au premier congrès franco-algérien de psychiatrie à Paris. Et là se trouvait un sujet particulier : la victime de la guerre d'Algérie. Vous me croirez si vous le voulez, mais la victime de la guerre, était quasi exclusivement algérienne. J'ai parlé du « harki », du supplétif et de la rupture de la chaîne des frères. Je fus sérieusement écoutée. Les victimes « françaises » étaient quant à elles absentes. J'ai croisé de nombreux pères français qui ont fait cette guerre. Et aucune instance ne relaye leurs mots. Seules les associations marquées « Algérie française » les accueillent. Une société qui agit de la sorte avec ses anciens combattants est indigne. Je comprends le silence à leur sujet quand on a mouillé sa peau pour la cause algérienne. Mais la honte que ces hommes traînent en eux, car l'histoire ne peut leur donner raison, cette

honte là, elle n'est pas de leur unique responsabilité. Comme pour les « harkis ». Fallait-il à ce point les recouvrir seuls de la culpabilité française ? Quant aux appelés, ils avaient vingt ans. On leur demandait de faire une besogne parfois plus que dégueulasse dans un pays – un département français - qui leur était étranger et hostile. Je ne les dédouane pas tous pour autant. De retour en France, la vie continuait. Il n'y avait aucune trace de cette guerre. Vous imaginez ce qu'il a fallu refouler pour s'insérer dans cette société qui vivait la décennie soixante entre chansons de variétés, réclames et grands ensembles. Ils débarquaient d'un pays psychologiquement dévasté. Pareils pour les pieds-noirs et les arabes juifs devenus français d'Algérie. Personne ne peut être responsable de l'endroit où il est né. Une fois cette chose dite, il nous faut parler ensemble et envisager un avenir commun. Si l'on donnait une place à ces témoins dans le récit national, on se faciliterait la tâche, et celle des algériens. Eux sont encore blessés. Et on peut le comprendre. J'ai été étonnée lors de ce congrès de l'écoute qu'il y avait. Des cliniciens disaient la douleur de leurs patients. Des médecins algériens ont fait le choix de dire cette douleur sur la place publique. Mais l'autre, celui qui se trouvait en face et armé, était absent. C'est un immense gâchis. Partant de cela, l'Algérie doit cesser d'attendre un signe qui ne viendra pas de sa sollicitude. Plus elle sollicitera plus elle aura affaire au refus. L'infamie n'est jamais très loin. Pensons au projet de loi du 23 février 2005. La plainte, à trop la dire sans raisonnement, accule l'ennemi au retranchement. Il faut s'émanciper de son ennemi. C'est un dur chemin. Ne rien attendre de son ennemi. Le peuple algérien comprendra d'autant mieux comment une génération d'hommes et de femmes a été bafouée et niée dans ses ambitions et son sacrifice par des dirigeants qui n'ont fait

qu' user de la victime à bon escient.

Pour ce qui est de la France, le désastre est tel, qu'il a affecté toutes les structures de la société. Les médias, la politique de la ville, le code de la nationalité, jusqu'aux sciences humaines. Ce sont les hommes qui souffrent. L'Etat, les hommes politiques, c'est autre chose. Il suffirait pourtant de peu de choses, d'accepter une écoute et d'y venir à cette écoute. Trop de gens s'avancent heurtés. Ce n'est pas une bonne condition pour la parole. Il faut dans ce cas faire un travail sur soi.

Le titre France récit d'une enfance a une force littéraire et théorique évidente. Il affirme entre autres que ce « récit d'une enfance » est celui d'une enfance de France. D'une part parce que la position de déracinée qui est celle de la narratrice la place en position de témoin privilégiée de la société française des années 60-70 (son racisme ordinaire évidemment, sa nostalgie coloniale et ses médiocrités mais aussi la disparition de tout un monde rural qui trouvait dans la culture de la terre une dignité commune). D'autre part parce que cette enfance fut celle de plusieurs générations de jeunes français ayant grandi dans les campagnes, cherchant avec la même rage que la narratrice à s'en échapper, que ce soit par la littérature, le rock anglo-saxon, l'esprit générationnel, l'amour, etc. En somme, cette enfance de déracinée est presque une enfance commune et aux récits d'une vie française en Indochine ou en Algérie propre à l'âge de la littérature coloniale, vous répondez par un authentique récit de France fait par une étrangère issue des colonies.

J'ai voulu dire une certaine France. Un certain peuple. Celui avec lequel j'ai grandi et dont finalement je viens. Un monde abandonné à lui-même. Sans culture et sans horizon. L'époque,

ce terme si beau, ce sont les années soixante dix-ans. En milieu rural. Il n'y eut ni révolution soixante-huit, ni hippies, ni livres, dans ce lieu de solitude où j'ai vécu et vais encore. On se maintenait vivant, on pratiquait le travail à domicile et celui de la terre. Mais sans rituel et sans festivité paysanne. On y vivait sans curiosité et sans solidarité. Le renouvellement des saisons, terme si heureux quant à la nature, se passait de joie et de répit. Cela tournait et pouvait encore tourner longtemps. Mais de cela je n'héritais pas. J'ai haï cet endroit autant que j'ai appris à l'aimer. C'est encore une ambivalence. Il m'aliénait par son rejet et son silence. J'étais par lui, condamnée d'être ce qu'ils pensaient que j'étais. Une arabe qui occupait leur terrain. J'ai donc agi. C'est une chose inconsciente qui vous pousse à vouloir épouser ce qui vous refuse. Si ces gens se complaisaient dans cette vie, qu'ils disaient meilleure que celle de mes parents, c'est que dans cette vie se cachait un trésor, un secret. Et je l'ai cherché. J'ai vécu à l'intérieur d'un conflit et je n'ai donc pas pu l'observer. Je n'étais pas en retrait de ces gens qui vivaient là et encore moins en retrait de ma famille. Si j'ai trouvé le trésor, c'est à un moment tardif, celui qui a vu disparaître la terre et sa pratique, au profit d'une con-urbanisation faite de pavillons cubes et de gazon. Ce que ce monde refusait, c'est la modernité et ses flux humains. Disons que dans ce lieu, l'homme en quête de répit, qu'il soit immigré, réfugié ou de la grande ville, cet homme là, n'était qu'un avatar de cette modernité. Et c'est au prix d'une mort culturelle qu'il s'obstinait à ne pas partager ce pourquoi cet homme venait à lui. Les campagnes sont mortes de cette intransigeance. C'est par un rapt qu'à certains endroits, elles ont retrouvé vie. Et ce rapt je l'ai moi-même opéré. Je suis devenue par la force des choses, un homme des champs. Un peu comme le personnage du livre de Coetzee, *Michael K*, sa

vie, son œuvre, je suis profondément attachée à la graine, à sa plantation et à sa culture. Attachée à l'autonomie alimentaire de l'homme. Je ne peux concevoir que l'on ait rompu avec ce savoir là. C'est ça, que j'ai arraché à mes habitants pour justifier de mon droit au répit. Et ce droit je ne l'ai pas acquis par eux. Je sais ce que je dois à la culture. C'est par la lecture, la littérature et la musique que j'ai acquis ce droit. En somme je suis mieux à même de les défendre maintenant. Je suis à eux. Je pense aussi que ces habitants dont je parle dans ce livre, furent des hommes sacrifiés. Des oubliés.

Si on pense que le regard que je pose est celui d'un individu extérieur à la communauté qu'il observe, alors je fais de la littérature post-coloniale. Mais tout l'enjeu est de savoir si je suis si étrangère à cette communauté. Si oui, c'est une vision trop circonscrite de la notion. La machine à broyer la culture s'étend partout. L'enfer dit-on, est pavé de bonnes intentions. Il nous faut veiller à ne pas détruire cette branche, la littérature, sur laquelle tous nous pouvons nous asseoir.

Ecrire le peuple comme étranger

Ce récit de France n'en est pas pour autant un « récit national ». Votre littérature s'inscrit dans la rupture et s'identifie au déraciné. Contre les récits nationaux semble-t-il, vous affirmez que le seul honneur de la littérature est de dire « un peuple », avec comme modèle d'une part celui de la littérature américaine qui a su « dire son peuple comme étranger », d'autre part celui des légendes maternelles et familiales disant le peuple kabyle. Ces modèles sont mis en œuvre dans « Musulman » roman (dire le peuple musulman) et dans France récit d'une enfance qui met en parallèle les

récits kabyles et la culture rurale française. Que signifie pour vous « écrire le peuple comme étranger » ? Qu'est-ce qui fait un « peuple » ? En quoi est-il l'affaire de la littérature ? Quel sens politique donnez-vous à cette substitution de la notion de peuple à celle d'identité communautaire ?

La trans-nationalité m'intéresse en ce qu'elle émerge d'un fonds de valeurs communes qui défient les nationalismes. Je me dois d'être du côté du don et non, de la rétention. Je n'ai rien contre les récits nationaux. Seules leurs ambitions comptent. Un peuple peut être grand. Le peuple américain a pu dans son histoire l'être. Le peuple français l'a été à un autre moment. La grandeur des peuples est toujours prise dans un rapport de vérité. Est grand le peuple allemand qui se bat contre ses démons. Est grand le peuple français quand il reconnaît que Vichy, c'était l'Etat français et que ce fut une honte. Je crois que le peuple, celui auquel j'appartiens souffre de ses dirigeants et de leurs propres conflits « identitaires ». Les pieds-noirs, les rapatriés, les arméniens, les harkis, les juifs d'Afrique du nord, les rescapés des camps, leurs mémoires et leurs enfants, les africains francophones, les habitants de l'outre-mer, les habitants sonnés de tant de réclamations qu'ils ignoraient, tout cela, en raison de l'histoire des hommes, se doit de vivre ensemble. Ce peuple nous rappelle sans cesse à ses différentes souffrances, et c'est toujours de manière distincte, communautaire et parcimonieuse que le législateur lui dispense ce satisfecit qu'est le droit à la plainte. Nul ne se devrait d'être étranger à un autre. Je ne suis pas plus attachée à la souffrance de l'un qu'à celle de l'autre. Le peuple ce n'est pas la souffrance commune impartageable, c'est impossible. Je refuse de penser qu'un groupe, une communauté, souffre plus qu'un autre. C'est une graduation subjective qui fait quelquefois appel à

des instincts vils malgré la bonne conscience. J'ai voyagé dans des endroits du monde extrêmement clos à l'autre. Le danger c'est le mur, virtuel ou réel et les effets qu'il engendre. On vit maintenant à l'intérieur. Soit, je te rejette. Tu me fais peur et je m'enferme. Ou bien je t'éloigne. Mais quel mouvement je peux en ce cas m'autoriser ? Nos espaces de libertés, de marches, n'ont jamais été aussi réduits. Qui avance librement dans le monde d'aujourd'hui ? Le terroriste ?

Écrire en français une langue/une littérature étrangères

« Je suis née dans une langue mineure pour surgir d'un nulle part lointain qui ne me voulait pas. Et une langue sans texte, ça se rive, s'accroche et se soude au corps. En ces temps de solitude et d'abandon, c'est d'elle que je tire ce qu'il me faut pour vivre ». La seule patrie que revendique ainsi la narratrice de « Musulman roman » est la langue maternelle, une langue que vous faites entrer dans votre écriture : à la fois comme phénomène purement linguistique imposant un léger coefficient de distorsion à la langue française (notamment sur la syntaxe), comme phénomène culturel par l'intrusion des légendes kabyles et comme phénomène d'oralité imprégnant l'écrit littéraire. Ces phénomènes d'extériorité et de distorsion sont à chaque fois extrêmement discrets et maîtrisés : pour reprendre un énoncé d'abord proustien puis deleuzien, ainsi qu'un énoncé volodinien, vous écrivez « en français une langue/une littérature étrangères ». En quoi cela s'articule au projet d' « écrire le peuple comme étranger » ?

Écrire en français en langue étrangère ? Et écrire le peuple comme étranger ? C'est peut-être la même chose. Pour

le premier énoncé, il faut être étranger à la langue que l'on entend. Pour cela on se doit de l'entendre. Il y aurait donc la compréhension possible d'une écriture de la langue étrangère. Une langue commune, audible, de l'étranger. Si l'oralité est un primat de la langue traduite en écriture, il se peut que l'on puisse être entendu de tous ceux qui savent lire. Ce que je pense au plus profond de moi. Reste la lecture, et ce que cela signifie. Lire cela s'apprend sans fin. Et c'est le travail de l'écrivain que de faire lire. Et c'est au système éditorialo-démocratique de porter cette ambition. Mes mots sont différents de ceux de Volodine. Dont je respecte profondément le travail. Jusqu'à présent, mes textes ne rendent pas compte de corps étrangers, de noms, de transformations ou de mouvements. Je ne suis pas dans un post, ou un futur, ou un après. Je suis dans un présent sceptique, provenant d'un passé qui a mal engendré. Je refuse de me prononcer quant à l'avenir de l'avenir. Je suis triste, dit Pina Bausch, mais j'ai beaucoup d'espoir. Je ne sais si elle est vitaliste par conviction ou pour ne pas sombrer mais je m'accroche à sa phrase pour continuer. J'ai écrit dans *France, récit d'une enfance* que la littérature américaine a dit son peuple comme étranger. Et le peuple c'est le nombre anonyme. Duras voulait que l'on inscrive tous les noms de ceux qui avaient travaillé chez Renault à Boulogne Billancourt. Pour voir disait-elle, ce que c'est qu'un mur de prolétariat. Le peuple, c'est ce qui est invisible et si présent par son absence. Et c'est pourtant lui seul qui peut se soulever. De ce fait on le craint, on s'en méfie et on le méprise. Surtout quand il n'est que misère et bégaiement. Il est l'étranger. Et cette langue qu'on lui doit, elle se doit de river à elle le nombre, ceux qui par exclusion s'excluent du nombre des exclus.

Une symphonie minimaliste

« Cette nuit, je fais jouer une symphonie, sans rature et sans gras. J'ai peu d'instruments. Percussions et flûtes. Debout, j'orchestre un souffle » : la diction du peuple ne doit se faire qu'avec une extrême économie de moyens et par une voix singulière. Ce minimalisme s'articule à une recherche d'intensité particulièrement perceptible dans les débuts de vos récits, qui s'ouvrent comme des déflagrations, énoncés poétiques, dialogues, etc. La suite du récit cherche à maintenir cette intensité, en particulier dans France récit d'une enfance. Vous écrivez sur l'art contemporain et vous êtes responsable du programme « Art et mondialisation » au Département des études et de la recherche de l'INHA : quelle influence ont l'art moderne et contemporain sur votre écriture, en particulier dans cette recherche de minimalisme et d'intensité ?

Je viens de l'art contemporain. C'est un étrange déterminisme mais c'est ainsi que je dois vous répondre. Ce qui signifie que je prends très au sérieux l'idée qu'il y aurait une rupture qui s'est confirmée dans l'art, à la fin des années cinquante - comme un effet post-traumatique - et qui s'est magistralement déployée dans la décennie suivante. Je suis née et j'ai grandi dans ce contemporain là. Je lisais Sarraute et Duras quand je réapprenais ma langue maternelle perdue. Je la parle bien avec peu de mots. Le nouveau roman, l'art minimal, l'art conceptuel et le land art, ont ouvert des voies de création et de réflexions que l'on ne peut clore sans se fourvoyer dans une certaine régression anthropologique. Je ne fais pas de l'art contemporain. Ce qu'il est possible de faire avec l'écriture. C'est une décision et un choix. Je sais comment on peut faire de l'art contemporain avec de l'écriture. Et comment se louper

aussi sur le sujet. Je ne dis pas que je serais parvenue à le faire. On peut exercer une pratique strictement expérimentale avec les mots. Un travail formel, disent ceux qui ignorent le travail formel de la littérature. Je fais une réelle distinction entre l'art contemporain et la littérature. J'y tiens beaucoup. Ce qui ne veut pas dire que mon travail littéraire est étranger à la critique artistique et à l'histoire de l'art.

Le vingtième siècle, est-ce en raison même de sa violence, est un siècle unique pour l'art. On peut le dire pour d'autres moments. Mais pour ce siècle passé, ni le génie, ni l'intelligence, ni la sensibilité ne lui a manqué. Et rien ne nous fut pourtant épargné. L'économie de moyens dont vous me parlez n'est que la résultante de cette épargne. On se doit de se tenir debout sur des ruines et des millions de cadavres. Quand Barnett Newman, par le simple effet d'une couleur et d'un tracé noir marque une frontière entre les aplats coloré, écarte la représentation de ses attributs classiques, il ne fait que nous rappeler au temps présent, à la pudeur obligée et à la quand même nécessaire continuité de la pensée. Je peux citer Alejandra Riera et ses maquettes sans qualités, Rainer Oldendorf et ses images du siècle cinématographique, ou encore, Mark Lombardi, une victime de la lucidité. Ses constellations au stylo bille bleu, discrètes et abyssales, de la globalisation financière flottant dans l'univers sont tout simplement sublimes. Le marché du spectacle et de l'argent peut se satisfaire à court terme d'objets artistiques contemporains sans indexation esthétique. Et pour durer, il lui faut dans ce cas sans cesse remettre du nouveau en orbite. L'art quant à lui ne peut se le permettre. Il lui faut du temps.

Paris 12 octobre 2006

LE

Le panier de cerises

La scie couine, vibre, sinue, peine à se dégager, se recaler ; puis elle reprend son mouvement de va-et-vient, fait son chemin dans le bois, la petite blessure qu'elle irrite, le cœur qui grince, résiste, qu'elle ouvre, sépare, défait en sciure. Il a renoncé à écrire plus avant, s'est abandonné au cri-cri de la scie, à la petite rengaine : quelque chose de la stridulation du grillon, mais en plus entêtant, un chant trop plaintif, trop irrégulier, hérissé de trop de reprises, de trop d'à-coups pour qu'on l'oublie, pour qu'il glisse à l'arrière-plan, se perde dans le clapotis, le silence engourdi des après-dîners caniculaires. Il a tourné la tête vers le jardin, vers le cerisier qu'il a fallu se résoudre à abattre ; il a aussitôt fermé les yeux, brûlés par la lumière blanche, qui éclate aux regards, que l'encadrement de la fenêtre, les lourds rideaux de velours sont impuissants à domestiquer. Il est resté immobile quelques secondes, les yeux refermés sur la traînée de feu ; lorsqu'il peut entrouvrir les paupières, les murs de livres dansent autour de lui dans un brouillard d'ors et de rouges. Il pense aux soirs de juin, passés, avec ses frères et sœurs, à califourchon dans les cerisiers du

verger, à la voie étroite qui permettait seule de se faufiler au milieu des griffures, et d'atteindre, au prix de rétablissements plus ou moins périlleux, la fourche, d'où il devenait possible d'agripper, du bout des doigts, les plus hautes branches, des bouquets si généreusement gorgés de soleil qu'on aurait dit les cerises près d'éclater et pourtant d'une fermeté, d'un vernis qui les installaient dans une manière de pérennité : le bigarreau Napoléon dans toute la plénitude de sa forme et de sa saveur. Le soleil se couchait, les nacelles d'osier se remplissaient, s'alourdissaient, que l'on suspendait à des crochets de fer pour garder les mains libres, que l'on tendait à bout de bras vers ceux qui, restés au sol, avaient en charge de trier le fruit de la cueillette : il y avait les cerises que l'on servirait à table, qui rempliraient les compotiers ; celles que l'on destinait à la conserve ; celles qui se résoudreaient en sucre, qu'on laisserait refroidir dans des bocaux de verre, recouverts en temps voulu de ronds de parchemin imprégnés d'eau-de-vie. On ne manquait jamais de le rappeler, c'était les tout derniers restes – bientôt ils viendraient à manquer – du butin soustrait aux bûchers dressés sur la place du Merle, où se consumèrent, une semaine durant, les archives de Cluny. Il se souvient des récits si souvent recommencés : du citoyen Colas Geotier, couvreur de son état, qui, les 24, 25 et 26 novembre 1793, devant toute la ville réunie et sous les vivats des armées de la République, parvint à déposer les croix des quatre grands clochers de l'abbaye ; du

citoyen Jacquelot entreprenant de dépouiller les toits de son bon plomb d'Espagne ; du citoyen Bâtonnard transformant la nef en carrière à ciel ouvert ; des tirs de mine qui se poursuivirent pendant tout le Premier Empire. Il se souvient de ce que disait sa grand-mère maternelle, que toutes les maisons de Cluny devaient quelque chose au sac de l'abbaye ; du banc de pierre accolé à la façade, sur lequel il lisait le soir, que l'on avait arraché à la fontaine du grand cloître ; des apôtres et des anges encastrés dans les murs des jardins, qui ornaient le dessus des portes, des fenêtres, le manteau des cheminées. Il se souvient de Split, de la pénombre des ruelles, des passages voûtés, toute une ville éclosée sur les ruines du palais de Dioclétien, pelotonnée, recroquevillée dans les thermes, les mausolées, les grands appartements impériaux. Il se souvient des remparts de Raguse, de la blondeur du pavement des rues, du claquement des poissons sur le marbre de la criée, des pyramides de bourriches sur le pont des bateaux, du rire des enfants plongeant du haut des tours de guet dans le bleu profond de l'Adriatique. Il se souvient que Mme de Sévigné disait des *Fables* de La Fontaine : « C'est un panier de cerises ; on veut choisir les plus belles et le panier reste vide » ; l'expression avait fait date, qui semblait dire mieux qu'aucune autre l'embarras du choix ; puis on l'avait oubliée. Était-elle encore en usage quand Chamfort écrivit : « La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des

huîtres, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger » ?

Demain, il quitterait Tournus, l'ancien prieuré, la grande demeure paternelle, et cette tour-bibliothèque qu'on lui avait abandonnée, ces trois pièces octogonales, couvertes de livres, du sol au plafond, qu'il appelait, bien sûr, sa « librairie », avec leurs fenêtres à meneaux donnant sur le transept de l'abbatiale Saint-Philibert. Il n'aurait pas le temps de revoir Cluny, comme il ne manquait jamais de le faire, pourtant, à chaque fois qu'il venait passer quelques jours au pays, attentif à tenir la balance égale entre les deux côtés, les deux branches, entre les cigales de Cluny et les fourmis de Tournus. Il n'y avait plus aucun espoir désormais de voir la machine s'enrayer. Ce ne serait ni un nouveau Tanger, ni un nouvel Agadir. Son œil s'arrête sur un rayonnage où sont rangées, entre deux petits bronzes, quelques livraisons des *Cahiers de la Quinzaine*. Il se souvient de ce texte dans lequel Péguy décrivait l'attente, la difficulté que l'on éprouvait à s'installer, à prendre ses aises dans un quotidien que l'on savait en sursis. Comment vivre dans le plein du temps quand, dans un coin obscur de l'armoire, attend un havresac que vous sentez déjà qui pèse sur votre dos, dont vous savez qu'une fois enfilé vous ne pourrez plus l'enlever, aussi lourd à vos épaules que les chaussons rouges du conte aux chevilles de la jeune fille qui danse, qui danse sans plus pouvoir s'arrêter, jusqu'à la nuit, jusqu'à l'épuisement, jusqu'aux coups

de hache du bûcheron ? On avait couru les boutiques, soucieux de ne rien oublier : les grosses chaussettes de laine grise, la timbale de fer blanc... Depuis des années, le paquetage attend que l'heure vienne où il faudra aller au feu dans les plaines de Champagne. Pour dire cela, Péguy avait une anecdote, une histoire qu'il disait empruntée à la tradition des séminaires mais qu'il pourrait très bien avoir inventée, qu'il avait même très certainement *forgée*. Le jeune Louis de Gonzague, étant novice, joue avec ses camarades à la balle au chasseur. L'un d'entre eux s'arrête tout à coup et, planté au milieu de la cour de récréation, désigne du doigt l'horloge. « *Vulnerant omnes, ultima nequit* » dit l'inscription qui s'enroule autour du cadran, qui accompagne, commente et précède le vol des flèches du temps. Le jeune garçon demande : « Si nous apprenions tout d'un coup, en ce moment même, que le jugement dernier aura lieu dans vingt-cinq minutes, il est onze heures dix-sept, l'horloge est là, qu'est-ce que vous feriez ? » L'un se confesserait, l'autre se mettrait à prier, Louis de Gonzague répond : « Je continuerais à jouer à la balle au chasseur. » À la menace de guerre, Péguy oppose : je continuerai à jouer à la balle au chasseur ; je continuerai à faire grincer la plume sur le papier ; je continuerai à publier les *Cahiers*.

Il est onze heures dix-sept à l'horloge du siècle. Le compte à rebours a commencé, le ressort a été bandé, là-bas, à Sarajevo, qui jettera sur les routes des millions d'hommes, qui

partiront au feu courbés sous le barda. Demain, à la première heure, Albert Thibaudet quittera Tournus ; il s'en ira rejoindre son régiment, son paquetage sur les épaules, comme Péguy, comme ce défilé sans fin de silhouettes que Jacques Thibault et Jenny de Fontanin resteront plusieurs minutes à regarder se dissoudre dans les fumées grises de la gare de l'Est. *Rouge cerise*. C'est un mot de maréchal-ferrant. On dit d'un fer qu'il est chauffé au rouge cerise... Thibaudet sait ce qui l'attend, il en éprouve par avance l'âcreté, l'amertume, mais, immobile, assis à sa table de travail, occupé à écouter le couinement de la scie engagée dans l'écorce ravinée du vieil arbre, il goûte une sorte d'apaisement, une détente de tout le corps – il s'abandonne à la douceur de vivre. Peut-être en restera-t-il là. Peut-être n'écrira-t-il pas plus avant : un « mythe dramatique » mort-né, ce livre sur Mallarmé qu'il aura fallu publier à compte d'auteur, quelques articles qui n'auront pas eu le temps de faire œuvre. Ses yeux courent sur les rayonnages, s'arrêtent à des titres, des noms, des souvenirs de lecture. Les heures passées dans la compagnie des livres flottent autour de lui, en lui, et c'est une grande douceur, le sentiment d'être enveloppé, de baigner, dans quelque chose de chaud et de lumineux. Tout est prêt depuis longtemps. Le barda attend dans le coin obscur de l'armoire. La mobilisation l'aurait saisi à Clermont, où il s'apprêtait, après deux ans de congé passés sur les routes de Grèce, à retrouver le chemin du lycée, le même havresac l'attendait, dans un coin

de la chambre mansardée, où se continuait, dans l'insouciance, sa vie de célibataire, sa vie de lecteur impénitent, d'éternel étudiant. Il lui reste à choisir le livre, les quelques livres qui viendront alourdir le barda, qui l'accompagneront pendant tout le temps que la guerre durera, que, du moins, elle durera pour lui, pendant tout le temps qu'il passera en exil, arraché à la suite des jours, loin des librairies, des bibliothèques, loin des estrades et des tableaux noirs, loin du marbre des imprimeurs, de la bousculade des salles de rédaction, loin du bourdonnement des abeilles, de la poussière des sentiers en surplomb sur la mer. Il pense au jeu que ce vieux renard de Jules Lemaitre avait mis à la mode, une trentaine d'années auparavant, à cette question que l'on avait formulée et reformulée jusqu'à plus soif dans toutes les revues, tous les journaux de la Belle Époque : « Quels sont les vingt volumes que vous choisiriez si vous étiez obligé de passer le reste de votre vie avec une bibliothèque réduite à ce nombre de volumes ? », « S'il vous fallait vous contenter de cinq livres en quelque exil, lesquels emporteriez-vous comme inséparables amis ? »... Thibaudet se souvient du temps où il y jouait avec des amis sur les toits du lycée Henri-IV, dans les bosquets du Luxembourg, pendant les longues promenades à travers Paris qui les conduisaient parfois jusqu'à Saint-Denis, où ils déjeunaient dans une auberge de grand-chemin, chez la mère Gigonnet ou chez les Mathieu. La question était dans l'air du temps. Elle cousinait avec ces

jeux de société, ces questionnaires d'albums de jeune fille, qui invitaient à l'autoportrait sous la forme d'absurdes listes de préférences. « Quelle est votre couleur préférée ? Votre héros de roman favori ? Votre héroïne dans la vie ? » On s'y livrait d'autant plus volontiers que l'on était incertain de ses goûts, de ses choix, que l'on avait besoin d'affirmer une personnalité vaporeuse, portée à se perdre hors de ses contours. C'était un exercice de jeunes gens mais aussi un prétexte à « enquête », une question que l'on posait aux écrivains en vogue, aux grands noms, aux patriarches : une façon de vérifier, de maintenir à jour le registre officiel des admirations, mais aussi de le contourner, de le pervertir, d'introduire de nouveaux noms sur la scène, d'esquisser des scénarios inédits, de revendiquer une place au soleil pour les gloires de cénacle, les livres admirés de quelques-uns. Il y a un an de cela, André Gide avait inscrit la question dans un décor insulaire : « Devant passer le restant de vos jours dans une île déserte, quels sont les vingt livres que vous souhaiteriez emporter ? » Le jeu y avait trouvé une nouvelle jeunesse. La question s'était comme approfondie ; on lui découvrait une saveur inattendue, à la façon de ces petits vins de coteau modéré qui, mariés au bon fromage, celui-là précisément qui leur convient, libèrent un étagement de saveurs que l'on n'aurait pas soupçonné. Avec ce décor d'île déserte, la question trouvait sa juste résonance, la capacité vibratoire d'éveiller indéfiniment de nouveaux échos dans les mémoires,

de retenir à l'état volatile le souvenir de tous ces « recoins de l'univers » où l'homme, dans les fers, prend conscience des misères et de la grandeur de sa condition. Thibaudet pense à Prospero dans son île, aux mystérieux grimoires qu'il a obtenu d'emporter avec lui : la littérature renfrognée aux dimensions d'une bibliothèque de voyage, resserrée, étouffée, une lucarne, une simple fente mais ouverte sur tous les temps et tous les lieux – la littérature se faisant l'instrument de la vengeance et du pardon. Il pense aux robinsonnades passées, présentes et à venir, à la bibliothèque du Nautilus, au domaine mystérieux d'Yvonne de Galais, à cette plage, à Corfou, où il avait dormi à la belle étoile dans le souvenir d'Ulysse et de Nausicaa. Il pense aux îles de Rabelais, de Cervantès, de Thomas More, de Swift, d'Herbert George Wells, à celles de Gombreville et de Marivaux. Il repense soudain au docteur Faustroll... Il revoit Jarry lisant *Les Minutes de sable mémorial*, il entend sa voix, son étrange diction, ces mots bien trop larges pour la toute petite chambre du « Calvaire du Trucidé » ; il entend les mots de Jarry se détacher distinctement, trop distinctement, pendant que, de sa main droite, il caresse le crâne de son hibou apprivoisé, qui observe l'assistance, les yeux ronds, les serres enfoncées dans l'épaule de son maître. Il pense à la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, à l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, au « déluge turc », à la chute de Constantinople, à Théodore Gaza fuyant Thessalonique pour Mantoue, lui que

l'on disait « si fort affectionné à l'estude, qu'il en oublioit toute autre chose », à cette anecdote rapportée par Amyot : des amis lui demandant « quel auteur il choisiroit entre tous, s'il estoit réduit à ce point de n'en pouvoir retenir qu'un tout seul », Théodore Gaza aurait répondu qu'il « esliroit Plutarque, pource que tout compris, il n'y en a pas un qui soit si profitable et si delectable ensemble à lire, que luy. »

Il y avait eu un craquement puis un bruit sourd. Le cerisier venait de tomber. Il resterait à débiter le tronc puis, plus tard, à entreprendre la souche à coups de masse et de pioche. Il s'engagea dans la vis de l'escalier pour gagner les pièces, sous les combles, où il conservait « la littérature non classée », les piles effondrées des livres reçus la veille. Il resta quelques instants à regarder l'ombre des nuages onduler sur les collines, puis il se décida à ouvrir l'armoire où l'attendait son havresac, Azor, comme l'on disait, sans que personne ne sache plus très bien pourquoi. Il l'avait jaugé, longuement soupesé ; il s'était retourné vers le mur de livres et s'était surpris à dire, en souriant : « C'est un panier de cerises ! » Il fut quelque temps avant de comprendre comment l'expression avait pu lui venir aux lèvres, qu'il n'employait vraiment jamais ; il fut surpris, en remontant, d'idée en idée, loin en amont dans le cours de sa pensée, de découvrir que non seulement l'expression était là, disponible, dans l'un de ces pays mouvants, aux frontières

incertaines, que la vie dépose en nous, dans l'univers en expansion de nos mémoires, mais qu'elle lui était venue quelques minutes auparavant, sans même qu'il y prît garde. Il s'était dit que, cette fois, ce n'était pas un jeu et que le choix n'aurait de sens que dégagé, émancipé, au moins en partie, des préférences individuelles. Il y fallait l'élan des esclaves de Michel-Ange, à moitié pris encore dans la gangue du marbre brut. Le choix s'imposa à lui, soudain, avec la netteté, l'évidence d'une abstraction, une trinité qui avait quelque chose de scolaire, de *classique*, mais qui, en même temps, le contenait tout entier, dans toute sa singularité de lecteur : un Montaigne, un Virgile, un Thucydide. Bien plus tard, de l'autre côté des années de guerre, Thibaudet écrivait, repensant à cet instant : « En Montaigne je puisais l'eau de la vie, en Virgile l'eau de la poésie, en Thucydide l'eau de l'histoire. Les trois formes, Naïades, Nymphes ou Parques, française, latine et grecque, s'enchaînaient comme un chœur parfait autour de mon sac, et une sibylle ingénieuse m'enseignait que, reste et témoin de milliers d'autres, cette bibliothèque de trois livres était strictement d'un prix plus haut que les six et les neuf, les dix et les cent, les mille et les dix mille, aujourd'hui lointains, inexistantes, brûlés. »

LES

Les moulures et les formes du plafond (dans le cabinet du psychanalyste)

(Extraits d'un travail en cours)

AU MOT MANA DANS WIKIPEDIA

Le terme *mana* touche à la magie. Créateur de lien social selon Marcel Mauss, ce mot d'origine mélanésienne a commencé d'illustrer, au début du vingtième siècle, l'idée d'une force étrange, qualité abstraite au pouvoir surnaturel, synonyme de chance, sorte de substance peu définissable aux vertus magiques. Sa fonction, selon Claude Levi-Strauss, serait " de s'opposer à l'absence de significations sans comporter par soi-même aucune signification particulière ". Notion vague, quelque part entre le truc et le machin, à mi-chemin entre la chance au jeu et ce qui, en référence à l'idée d'une machinerie plus compliquée, renverrait à l'organe génital masculin, il est un signifiant vide de sens et potentiellement plein de tous les sens, sorte de joker, mot pour un autre, qui ne dit rien en disant tout, dit quelque chose mais sans clairement dire cette chose. C'est, parlant d'un truc, dire qu'il y a quelque chose, qu'il se passe quelque chose qui ne se laisse pas saisir. C'est aussi bien, parlant péjorativement d'un machin, une sorte de

chose peu nommable, assez imprécise. Cela vaut pour un mot qu'on ne veut pas ou qu'on ne peut pas prononcer, un instant de brouillard lexical.

LA QUESTION DES ORGANES GÉNITAUX

De quoi s'agit-il ? Quel est l'objet ? Selon Freud, le développement de la pulsion sexuelle irait de l'auto-érotisme à l'amour d'objet. Elle évoluerait de l'autonomie du sujet, qui se satisfait de lui-même, trouve en l'excitation de ses zones érogènes son plaisir et sa satisfaction, à la subordination de ces zones au primat des organes génitaux, lesquels sont au service de la reproduction. A la question, " quel est l'objet ? ", chacun saurait donc plus ou moins répondre, selon qu'il aurait ou non accompli ce passage.

RÉVÉLATION DANS UN TRAIN

Un psychanalyste s'exprimait hier à la radio, c'est M. qui me l'a rapporté, sur le fait que ce que désirerait l'anorexique, ce ne serait pas tant de ne rien manger que de manger le rien, ce ne serait pas tant un refus de se nourrir, ou une absence de désir, qu'un désir de quelque chose qui serait rien. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, que de se nourrir d'un rien, sinon rien ? Que cela peut-il signifier, que de ne rien signifier, que de ne rien vouloir dire ? Que veut-on dire à ne vouloir rien dire, sinon ce rien, sinon cette chose sans nom que l'anorexique veut absorber ? Je ne me posais pas exactement ces questions à vrai dire, et c'était dans une sensation de calme étrange que j'écoutais M., repensant à ce qui, ce matin-là, dans ce train d'où je pouvais voir cette plaine tout juste ensoleillée, m'était apparu de ce qu'il me semblait que j'allais enfin pouvoir commencer d'écrire, tant le projet d'un coup m'en semblait clair.

DOIGT DE GANT RETOURNÉ

À New-York, l'artiste Gordon Matta-Clark achetait des parcelles de terrain entre deux propriétés, deux grillages ou deux murs,

donnant statut d'œuvre à ces territoires sans statut. Rachel Whiteread a quant à elle commencé à réaliser, dans les années quatre-vingt, des moulages de l'espace laissé vide sous une table, sous un lit, donnant à voir de grands blocs rectangulaires d'une matière opaque, légèrement translucide, moulages du vide, concrétisation de rien, étranges sculptures muettes de ce que, sans elle, on n'aurait pas su voir. Dans la même idée, sous le titre "Ghost", elle allait ensuite effectuer le moulage en plâtre d'une pièce vide, de sorte que le vide devenait plein, l'invisible visible, l'immatériel matérialisé en un énorme bloc de plâtre. Partant du moulage d'un carton trouvé dans le grenier de la maison de sa mère, maison qu'elle vidait après le décès de celle-ci, elle présentait en 2005 à la Tate Modern Gallery une accumulation de blocs de polystyrènes blancs, au milieu desquels les visiteurs évoluaient entre les murs droits d'étranges architectures, empilements cubiques et sans formes. Marcel Duchamp avait ouvert la voie du creux devenu plein, en réalisant sa série de sculptures érotiques. Si sa *Feuille de vigne femelle* est l'empreinte d'une aine féminine et *Not a shoe* celle d'une vulve, l'*Objet-Dard*, d'apparence phallique, mais d'un phallus ramolli, serait selon Jean Clair "l'empreinte plus limitée, intime et profonde, d'un organe proprement féminin." " Cette réversibilité des objets, continue-t-il, cette structure en doigt de gant retourné qui connote la sexualité, la psychanalyse, on le sait, n'a pas manqué de s'y intéresser.

Sander Ferenczi en particulier, en établissant son fameux parallèle onto- et phylogénétique, a longuement rêvé, sur le fait que le pénis et le vagin n'étaient qu'un seul et même organe – organe fée, organe Mélusine, ici développée en profondeur, et là en extérieur, selon les besoins de l'espèce. " Dans *La Vie sexuelle*, évoquant ceux qui dans leur choix d'objet d'amour restent fixés à la mère, Freud dit de ceux-ci qu'ils conservent "l'empreinte" des caractères maternels. La comparaison avec la forme du crâne du nouveau-né s'imposerait, selon lui : " après un accouchement prolongé, le crâne de l'enfant doit se présenter comme un moulage du détroit inférieur du bassin maternel ".

LE SENS PROFOND DU SUICIDE

Dans *L'Âge d'homme*, évoquant les conditions dans lesquelles Cléopâtre a mis fin à ses jours en se faisant mordre au sein par un aspic, Michel Leiris se disait frappé par la conjonction des symboles des organes masculins et féminins, avec d'une part le serpent meurtrier, et d'autre part les figes sous lesquelles celui-ci se trouvait dissimulé. " Sans chercher à y voir autre chose qu'une coïncidence, continuait-il, je ne puis m'empêcher de noter avec quelle exactitude cette rencontre de symboles répond à ce qui est le sens profond du suicide : devenir à la fois

soi et l'autre, mâle et femelle, sujet et objet, ce qui est tué et ce qui tue – seule possibilité de communion avec soi-même. ”

LA MÈRE DE MARCEL DUCHAMP

C'est quoi, ce truc, se demande-t-on face à *Not a shoe*. C'est une chose, une forme d'objet qui a priori ne nous dit rien, qui ne veut rien dire, nous fait parler même si nous n'avons rien à en dire. Dans un livre qu'il consacre à Marcel Duchamp, Marc Décimo insiste sur la profonde surdité de la mère de l'artiste, qui en faisait une mère à qui l'on ne pouvait rien dire, à qui parler revenait à ne rien dire, une mère qui n'aurait pas été vraiment une mère, présence lointaine, inaccessible. “ L'idée de jugement est tout simplement pour Duchamp insupportable, écrit-il, probablement pour son indéniable aspect castrateur. Il n'est pas de bonne ou de mauvaise interprétation, il n'y a pas à en débattre : les *choses* sont là et cela devrait suffire. Les *choses* sont là comme la mère est là, dans son coin, sa fonctionnalité de mère suspendue. ”

LE SERVITEUR MUET DE ZORRO

Parler à un sourd est absurde, cela ne veut rien dire, parler alors est comme rêver, au sens où l'entend Freud, selon lequel “ le rêve ne se propose de rien dire à personne et, loin d'être un moyen de communication, est destiné à rester incompris ”. Parlant à Bernardo, le serviteur muet de Don Diego de la Vega, on croit parler à un sourd, c'est l'un des secrets du pouvoir de l'homme masqué. Le noble espagnol n'aura d'autre témoin de sa métamorphose en Zorro que le mutisme de son serviteur, de sorte que, comme le rêve, le mystère du cavalier surgissant de la nuit est destiné à rester incompris. La transformation du terne jeune homme en héros surpuissant demeure énigmatique, il y a un truc. La réversibilité de tout, le fait qu'une chose puisse être cette chose et son contraire est le propre du rêve où monter les escaliers peut signifier qu'on les descend, sortir de l'eau qu'on y plonge, comme dans les langues anciennes explique Freud, où le sens d'un mot se peut retourner en son contraire, de même qu'aujourd'hui encore on ne peut pas ne pas entendre, dans le mot “ mot ”, *mutus* qui donne aussi muet.

MON NOM EST PERSONNE

Machin viendrait de *meschin*, vieux mot français signifiant misérable et qui, de même que le serf était positivement nommé mesquin, dirait la condition servile, désignant un jeune valet, puis un jeune homme. De fait, c'est avec un peu de mépris qu'on nommera machin celui dont on ne prend pas la peine de prononcer ou de connaître le nom. De même et à l'inverse, sous l'anonymat du nom de Zorro, Don Diego échappe à la fatalité du nom du père, il se fait son propre nom en prenant la défense des misérables, des sans noms, il perd son nom propre, il devient personne pour devenir quelqu'un. Zorro en espagnol veut dire renard, c'est un nom pour la ruse. C'est pouvoir dire, comme Ulysse face au Cyclope, " mon nom est personne ". C'est un masque posé sur un nom, le masque de l'acteur, *persona*, à travers lequel passe le son de ma voix, sans que mon visage colle à mon nom, c'est un nom posé sur mon visage pour que mon nom ne soit plus mon nom, pour qu'enfin je ne sois plus personne.

LE PLAFOND DU PSYCHANALYSTE

" Les lieux d'une ruse " est un court texte où Georges Perec raconte que, désirant écrire autour du thème de la ruse, il

essaya pendant quinze mois, mais en vain, d'entreprendre le récit de la psychanalyse qu'il venait d'achever. " La ruse, c'est ce qui contourne, nous dit-il, mais comment contourner la ruse ? Question-piège, question-prétexte, avant le texte, et pour chaque fois retarder l'inéluctable moment d'écrire. Chaque mot que je posais n'était pas jalon, mais détour, matière à rêvasser. Pendant ces quinze mois, j'ai rêvassé sur ces mots-méandres, comme, pendant quatre ans, sur le divan, j'ai rêvassé en regardant les moulures et les formes du plafond. " Comme face à ce texte qu'il cherche à commencer, il dit s'être tenu dans l'analyse dans l'attente du jour où les mots viendraient, dans ce désir du moment où parler, écrire serait possible. " Pendant longtemps, poursuit-il, on croit que parler veut dire trouver, comprendre, comprendre enfin, être illuminé par la vérité. Mais non : quand ça a lieu, c'est là, on parle, on écrit : parler, c'est seulement parler, écrire, c'est seulement écrire, tracer des lettres sur une feuille blanche. " De sorte que son histoire, celle que son psychanalyste sans doute finit par entendre, ce qu'il avait à dire et qu'il ne disait pas, qu'il passa ces quatre années à ne pas dire, de sorte que de ce qui finit par se dire, ce texte sur la ruse ne dit rien, tout en le disant très clairement, désignant ce qu'il nous cache, le disant sans le dire, n'ayant rien à dire de ce que, regardant les moulures du plafond, Georges Perec finit pas pouvoir dire de son histoire qui soudain se rassembla.

DÉMOULAGE

Dans un article publié en 1968, Robert Morris définit “ l’antiform ” comme la possibilité pour une œuvre plastique d’exister sans forme. Seules les propriétés des matériaux, choisis pour leurs possibilités de déformation, devraient selon lui déterminer la forme que prendrait l’objet. Valorisant l’informe, contre tout ordre imposé aux choses, son travail vaut pour une critique de la sculpture occidentale qui, à l’en croire, a toujours enfermé la matière dans une forme qui n’est pas la sienne, la soumettant de fait à un moulage implicite, dans la contrainte d’un modèle extérieur. C’est ainsi qu’avec ses “ Wall hanging ”, il créait ces sculptures molles, constituées de plaques de feutre industrielles, aux formes dictées par le seul poids de la matière, aux courbes s’amollissant dans une monumentalité paradoxale, dans un relâchement de la notion d’objet. Alors qu’une première pièce se constitue de plaques de feutre lacérées puis suspendues au mur, une seconde pièce montre une partie centrale verticale, avec de larges bandes retombant sur les côtés. Ces sculptures souples, en cette étrange, amorphe matière, ces formes grises et vagues, inertes et lourdes, ne viennent rien désigner, rien représenter que le poids de leur amorphie, que l’affaissement sous le seul poids de ce qu’elles sont, à savoir rien d’autre, nulle autre chose qu’elles-mêmes. Ces sculptures amollies, que saurais-je y voir, que saurais-je en dire sinon ce

qu’elles sont, à savoir, pour l’une, de larges fentes transversales dans l’affaissement du tissu, béances pendantes, et pour l’autre cette érection s’affaisant dans ses retombées, lourde fontaine figée dans sa chute, forme biologique vaguement nauséuse, dépouille d’elle-même ?

JE DÉCIDE DE NE PAS RECOPIER ICI L’ÉPISODE AVEC LA CHENILLE

J’en étais là hier matin de cet essai, je relisais hier ces quelques pages et rien de ce que j’avais commencé d’écrire ne me paraissait pouvoir être envoyé à la revue à laquelle, il y trois mois, je m’étais engagé à donner les extraits d’un travail en cours. Une fois encore, comme tout au long de ces sept derniers mois, j’en arrivais au constat que ce que j’avais écrit ne correspondait pas à ce que je cherchais, encore une fois je me disais que je n’avais toujours pas trouvé ma forme, que je n’y étais pas. Une fois encore, dans un geste si souvent répété, je cliquais pour fermer mon document et j’en ouvrais un autre, me retrouvant face à la lueur vide de l’écran, à ne plus rien savoir de ce que j’aurais pu vouloir écrire. Je laissais passer peut-être une heure, assis dans l’obscurité de ma chambre, sans bouger pour ne pas réveiller M. qui dormait dans la pièce, sans tristesse, avec encore une fois l’étonnante certitude que j’y étais

presque, que cette fois-ci serait la bonne, que ce que j'allais commencer à écrire, dont j'ignorais encore tout, viendrait plus facilement, que je m'y retrouverais plus entièrement, même si rien ne venait cependant, même si, l'horloge de l'ordinateur avait fini par l'indiquer, il ne me restait finalement plus que cinq minutes avant de devoir réveiller M. J'en étais là lorsque, je ne sais par quelle étrange association, sans doute parce que je ne voulais pas me lever de ma table sans avoir rien écrit, je me lançais très rapidement dans le récit d'un souvenir, je racontais en quelques phrases une anecdote un peu étrange, croyant tenir là mon projet, me disant que, oui, mon livre serait ainsi fait de courts récits insignifiants, minces événements que je ne saurais pas interpréter, qui ne voudraient rien dire.

L'ÉPISODE AVEC LA CHENILLE (APRÈS HÉSITATION ET ME DEMANDANT ENCORE SI JE NE DOIS PAS L'EFFACER)

J'attends une femme à la sortie du laboratoire médical où elle travaille, j'ai quitté cette femme il y a peu mais je me trouve alors dans un tel état de confusion que je souhaiterais la revoir. C'est l'été, il fait particulièrement chaud en cette fin d'après-midi et une sensation de malaise ne me quitte pas, à quoi s'ajoute bientôt une étrange sensation à la jambe, que je ne

saurais d'abord définir, sournoise et vague d'abord, mais qui peu à peu se précise, sans que j'en puisse identifier la cause. Je regarde sortir un à un les employés du laboratoire, sans que j'y reconnaisse celle que j'attends, et peu à peu cette légère douleur à ma jambe devient très inquiétante, dont la lente progression m'intrigue et soudain je n'y tiens plus, je gagne les toilettes d'un bar voisin, j'enlève mon pantalon et, dans une sorte d'effroi et de tristesse, je peux voir qu'une énorme chenille s'est accrochée à ma cuisse.

Xavier Person

FO

Passage d'un chien

On a grandi, mon chien et moi, dans les mêmes temps de vache maigre. Solidaires à l'amour à la mort, comme on dit. La mort, exactement, n'était pas entre nous, mais elle rôdait aux alentours, avec des dents jaunes, longues comme la pluie, et il fallait dépenser des prodiges d'imagination pour la semer, surtout au petit jour. C'était une drôle de bête sans pattes, mais qui bougeait beaucoup. Difficile, donc, à prendre de court. On avait nos techniques, rudimentaires, plus ou moins efficaces. Quand elle approchait, on faisait mine de l'appivoiser, de la laisser nous suivre de loin, manger nos restes pour qu'ils servent, et on ne disait rien. Veilleurs à cultiver nos vieux fonds de nuit dormante, les yeux mi-clos. De vieilles histoires chagrines à raconter, qu'on gardait chacun pour soi, histoire de ne pas en plus inviter quelques fantômes. On passait comme ça des minutes, des heures de silence, dans une tranquillité ronde, tout à l'idée du repos. Le temps des anges, avait traduit un jour un graffiti. C'était ça. Le temps des anges. Entre ciel et terre.

Moins que le sommeil, pourtant. Il n'aurait pas fallu nous assoupir. Le rêve était tout relatif, un demi cauchemar, plutôt, avec des hauts et des bas de passion entre les anges. D'une pièce

à l'autre, c'était tout un tric-trac épouvantable, pas bruyant pour deux sous, d'ailleurs, mais assez remuant pour qu'on en lise les influx jusque dans les nœuds du lambris, quand par hasard on ouvrait l'œil. Un trafic de contrebande sans classe, organisé dans nos limites en toute impunité, et comme avec notre assentiment puisqu'on ne disait rien, attentifs, tout juste attentifs à ne pas tout perdre. La nuit, le sang, les armoiries semblaient nous confier leurs secrets au fur et à mesure que la secte des ombres traçait autour ses hiéroglyphes, et nous offrait les charmes d'une religion nouvelle où il ne resterait bientôt plus de notre sens commun qu'un silence indifférencié et des intuitions sans voix pour les timbrer. Des loques, en somme. Après les frises, les anges en haillons. Le temps des langes. Sinon, sinon qu'on respirait, un peu d'air frais, l'humidité de l'âge... Une ligne de courants d'air, qui arrangeait comme l'intimation du muet nos restes de violence, avant l'attaque.

Ça soufflait par places, par les interstices mal joints des fenêtres, imperceptiblement mais comme une ruse du sol, ou du chien qui faisait mine, ne daignant pas même bouger l'oreille, tête bien au chaud, comme mort. Absences aux nouvelles du dehors, aux voix d'anonymes, aux remuements de poubelles quand le visible ne se comptait encore qu'en ombres. En ombres d'anges. Semblant de rien, là où on était. Où on faisait semblant d'être. C'était l'extrême de nos propriétés, de quoi ne plus engranger que des puanteurs, de la lumière louche. Le petit matin du monde.

Alors on pouvait commencer. Comme la vieille souche de mort prenait ses aises, sûre de son fait, déroulant tous ses liens pour essayer de nous prendre à revers. On l'entendait glisser du fond des plâtres, emprunter les fissures du bois et des carreaux, envahir, inexorable outrance qui tenait à ses lignes, son front, presque une invitée de prestige. On l'entendait et on faisait déjà de cette écoute un jeu de nerfs. On n'avait pas oublié, on n'oublierait jamais que l'espace n'avait pas encore fini de s'étendre, de s'étendre jusqu'à preuve d'un soleil rouge qui emporterait jusqu'aux détails des amenuisements et la réduirait aussi un jour, un jour trop jour – qu'il nous serait à jamais, à nous seuls, revenu de faire bruire. De nos rôles d'inertie, on reprenait, le troc des fils de l'entropie. De la gueule, des mains, on rassemblait discrètement tous les effets amassés la veille pour avoir chaud, et dont elle n'avait pas voulu, on les mêlait aux ordures du jour, aux humeurs déjà collantes du faux sommeil de plomb, et on en faisait une boule, une bonne grosse boule informe comme un tag de tissu à la mémoire du rêve. Une drôle de Carthage, ai-je pensé parfois, pour emberlificoter ici et là ce qu'il restait de velléités conquérantes dans des contorsions d'érudition. A cette heure, tout était bon à agglomérer, poussières, moisissures, acariens de tous poils, cadavres de solex et papillons de nuit noyés dans l'huile de moteur. Et on roulait, et on roulait, jusqu'à ce que le mémorial plus lourd qu'une éponge n'ait plus rien à absorber, et qu'il ne reste plus, en guise de guerre, qu'à déverser le tout en

tas sur le grand corps glauque qui avait prétendu nous contenir, et c'en était bientôt à l'étouffer tant on avait déjà gardé, au bout d'un jour, de ces reliefs de vie. Le temps qu'elle trouve son chemin parmi ces déchets, ou qu'elle se refasse une apparence sensible après que le chien surgit d'un coin d'ombre eut mordu plus au hasard pour arracher quelque pan d'âme supplémentaire à sa hideur, ayant laissé des lambeaux d'elle pourrir sur place, on était déjà loin, ouverts.

Jamais si loin pourtant qu'on ne la revoie pointer son nez le soir ou le lendemain, à quelque fente du carrelage, sous la soufflerie de l'insert, nous obligeant encore à feindre, à faire avec sa gueule ignoble, pour des heures d'énergie encore dépensées en pure perte. Parce qu'on ne pouvait pas plus. Pas plus.

Au bout du compte, elle y gagnait. Et si jamais, sans doute, aucun de nous deux n'a abdiqué, on y laissait à chaque fois notre part de vigueur, des poignées de poils par plaques et une vague cataracte qui se précisait avec le temps. De tout cela, parfois, je me parlais, quand me venaient au cœur en hoquets les remords d'un passé indéfini dont j'avais fini par croire que tout ce qui avait précédé sa venue, au fond, était un peu de ma faute. En un certain sens, moi aussi, je lui avais pris sa vie, au chien. Et je ressassais cette évidence de dégoût comme une victoire, trahi déjà, ou trahissant, regardant notre vie par dessus l'épaule de ce spectre bifide qui nous narguait de près ou de loin, qui n'en finissait pas de pavaner son aisance, son faux silence d'âme.

Alors, il me fallait retendre des lignes, resuivre les parcours, interroger de vieux corps oubliés, vieux hommes et vieilles femmes qui m'avaient fait peur, avant lui, comme des images de l'outré-joie, jusqu'à trouver un point, une odeur d'herbe, un bruit, qui pût me ramener. C'était difficile, tant les ronces du sang avaient tout recouvert, et à jamais. Il fallait de yeux de rat. A ces moments, ce corps de chien à côté de moi était ce qui me restait de plus sûr pour me garder moi aussi un corps exempt hors de ce trop de conscience, pour que mon existence ne se prenne pas pour un sac de nuits vide ou quelque chose dans le genre. C'était ses yeux d'errance quand je le caressais, ses occupations inoffensives pendant que je lisais, parfois pour manne le spasme de ses flancs, comme qui dirait le sens le plus fruste et le plus sûr de la réalité. Je crois avoir appris de lui, de ce monde de chair qui somnolait souvent, qu'il me faudrait un jour, pour vivre, pour être mon propre champ de souffles, ne plus craindre de manier le feu qui éloignerait à tout jamais tous les bouts de monstre du monde. Mais ce serait sans lui, peut-être, lui qui n'avait pourtant jamais eu peur du feu. Quand il ne me resterait plus que son souvenir. Ses souffles me le disaient. Les souffles de la mort, enfin, d'une autre mort.

On a longtemps parcouru les campagnes, lui à ses envies de chien, moi aux miennes. Parfaitement d'accord sur nos incompréhensions respectives. Sans ennui ni distraction. Il

suffisait de marcher pour que le lieu se fasse égal à lui-même, ou le demeure à chaque nouveau pré. Quelque chose comme une permanence raisonnable confirmait l'indépendance de nos rites dans leurs saisons. La pluie, les touffeurs abrutissantes, le brun pesant des champs de sorgho l'hiver, c'était la même chose : une évidence, avec des humeurs qui nous venaient, sans ordre, de nos propres incohérences. C'est ainsi que je me suis toujours étonné de ses rêves de bête, de ses semblants d'aboiement en plein sommeil qui me sortaient de ma torpeur devant le feu ou me détournaient un instant d'un récit d'après-midi, à l'ombre de la façade. L'inconscient de mon chien, ç'aurait pu être toute une histoire. L'étrange tracasserie d'une âme en ressentiment d'incarnation. Et j'en imaginais parfois les délinéaments, la scène primitive quand sa mère trafiquait ici ou là, comme on dit, la lècherie bizarre des chiens. La saleté, vraiment. Parasites et compagnie. Mais sans doute, je n'étais pas en reste, sur ce point. Et on aurait eu beau jeu de repérer mes images pour ce qu'elles étaient au fond. L'ordre scabreux des morts, encore, pris au dépourvu de ma naissance. A moins, si l'on voulait, de savoir que j'avais précédé.

Quant à moi, c'était apparemment mes cris au téléphone qui l'inquiétaient. Et à le voir tourner autour de moi jusqu'à ce que je pose le combiné, j'ai souvent pensé qu'il n'y avait sans doute pas moins, pas plus de raisons à lui de geindre en inclinant la tête devant ce spectacle vraisemblablement étrange,

qu'à moi de vociférer contre rien sans pouvoir mordre, l'aurais-je voulu, autre chose qu'un morceau de bakélite tout juste bon à me casser les dents. Une ivresse parfaitement stupide et toute native, en somme, nous tenait à deux doigts de toute velléité de réflexion, pour ainsi dire contents d'être. Des compagnons de route sans projet particulier. Intensément massifs d'un monde, ou ses gardiens, qui sait?

Et puis un jour, il y a eu la ville, la contrainte surtout de ne pas y être nés, qui faisait sourire les citadins de souche, peut-être à bon droit. Une condescendance parmi d'autres. Nos rêves alors n'ont pas cessé, ni même les certitudes sans objet, si j'en crois mes sentiments. Toujours campait l'évidence d'un monde, ouverte à notre respiration qui essayait d'en cerner les limites. Simplement, les marches ont pris un tour plus flasque, plus malléable, quoique physiquement plus droit. On a découvert peu à peu les portes cachées et les squares envahis d'herbes où des lumières devaient prendre, la nuit. Mais il n'était plus guère question d'inventer des sentiers. Les rues avaient d'étranges resserres entre leurs kiosques. Les lumières, on ne pouvait que rarement venir les surprendre, puisque les portes aussi bien que les portillons des parcs fermaient tôt. Et ce n'était alors plus qu'une traque malade, désagréable à mener exagérément. On a essayé parfois, devant des jardins par ailleurs avenants, des regards sans équivoque, plus affairés au tapage que les aboiements qui les accompagnaient. Tout juste le temps de lire

« je monte la garde », avec une vague tête de chien sur le portail, et on filait.

Ça a duré, indéfiniment, contre la lassitude. Une guérilla au jour le jour. Contre des combattants embusqués qui dormaient presque, mais méfiance, on en savait assez désormais sur les somnambules pour ne pas tenter le diable. Chasseurs encore, on avait le cœur à vivre et un souffle à ménager, et on marchait plus furtifs, plus circonspects dans ce nouvel espace, déjà lourds de tant de concessions. D'autant que je n'avais pas de laisse à lui passer, qu'il fallait faire d'étranges boucles là où on s'était déjà fait repérer, travailler à lancer de fausses pistes, quand il prenait à tel fâcheux oisif de jouer les limiers sans compétence particulière. Mesuré à l'échelle journalistique pour laquelle finalement on faisait aussi tout cela, le jeu n'en valait peut-être guère la chandelle. Et sans doute qu'au fond, on ne s'y est jamais fait.

Il est mort un quatorze juillet. Pas de quoi faire l'objet d'un entrefilet. Faire compatir quiconque. Mort de sa vieille mort de chien, la queue basse et les oreilles usées, la truffe sèche de trop de gaz, ou comme d'avoir voulu flairer s'il n'y aurait vraiment plus rien d'autre à glaner par-delà les trottoirs, quelque dernière odeur de niche ou quelque aboiement louche dans une arrière-cour sans lumière. Je ne sais même plus quel jappement il avait. C'était un chien sans origine officielle, couleur blanc lilas, et qu'on m'avait donné. J'ai pourtant longtemps pensé à lui comme à ces noms sans visages qui nous restent sur le cœur.

Il n'a pas manqué, naturellement, de crétins magnifiques pour rire que je le porte en terre là où je l'avais eu. J'ai entendu des mots couverts, toute la hauteur de la pensée des sphères sur la vieille sensiblerie des pauvres. D'autres, mais ç'aurait pu être les mêmes, ont trouvé étrange que j'ai pas plus de tristesse que ça. Que je réponde à leur vague et miséreuse, oui, vraiment pitoyable compassion, que « c'était, n'est-ce pas, dans l'ordre des choses », histoire de couper court à des râles dont ni eux ni moins n'avions rien à faire. Encombres à dégager au plus vite. Et sans doute, histoire de n'être pas en reste de dérisions, j'aurais pu inviter les uns ou les autres à regarder pourrir cette chair sur place ou à lui dresser une pierre, avec un nom, une date et tout ce qu'il faut pour qu'une mémoire ait de quoi reposer. Ça leur aurait fait pour longtemps de quoi nourrir leur tout-venant d'histoires. Mais, va, même ainsi, aucun ne saurait jamais ce que veut dire rendre un corps à lui-même, ni saluer le fait qu'il ne vous ait, un tant soit peu, appartenu. Pour moi, j'aurai pas mal pleuré, dedans, cet être dont pas plus aujourd'hui qu'hier, je ne comprendrai la vie. J'aurai eu longtemps le cœur gros de me souvenir que celui qui bougeait encore la veille au matin n'était plus qu'un poids de poils doux et une tête tombante, que je caressai en parlant, pour rien, en le prenant contre mon torse comme pour un dernier lien, un lien sans son regard, un lien dont je devais inventer la suite. Je n'aurai donc creusé, le lendemain, qu'afin de soustraire à l'air qui rouille, aux saignées du soleil

ce corps que j'avais aimé. Comme un devoir à rendre à nos errances. Par hasard, un acacia a poussé plus tard à cet endroit. Sans raison d'y voir un signe, de feindre l'existence d'une inutile profondeur. Simplement, je me réjouis en passant devant.

Jean-Pierre Zubiato

Java

Parce que juste résonnent des rires de parois écroulées.
Derrière. Derrière moi.
Juste résonnent.

Et j'ai froid.

Assis.

Mes dents greloquent et clattent.

Et bégaie.

Ils m'ont dit :

« Frère ! Approche-toi de l'avenue en face où s'agitent cent fantômes ! »

En délire *honoris causa*, époussetant les cadenas qui pendaient à leurs cous exsangues (où tanguent d'autres déserts sans lendemain) ; ils m'ont prescrit du rire, et d'la dérision en suppos aussi ;

(ils m'ont dit : « prends du recul » ; ils m'ont asséné, doucereux dans l'tympan : « Regarde pas de trop près, fais gaffe, ça pourrait te cramer la rétine de t'pencher sur l'enceinte... »)

Mais, va savoir pourquoi mon frère, une fois de plus, avec ma caboche de pas d'ici, va savoir pourquoi j'en ai fait qu'à ma tête, et une nuit où le noir me protégeait de la scrutation des miradors, voilà que j'ai été désobéir aux docteurs.

D'une ruade assassine, mes molaires ont déchiré l'ordonnance, et je me suis retrouvé le cul par terre.

Parce que maintenant que j'ai vomi leurs médocs, m'hérissé la chair de poule, là : en tailleur le dos au rien de cette pièce vide.

Parce que ma pièce à moi, elle a plus de murs.

Ils ont tout écroulé ;
ils m'ont assis ;
ils m'ont cassé l'cervical ;

et après ? Et après, au septième jour, ils m'ont laissé comme ça. Seul, détruit dans l'éther farceur.

Parce que depuis, ma tête marche plus, tordue, elle boite et tombe quand j'me lève et m'relève quand elle tombe ; il faudrait des fils qui me maintiennent, des fils d'acier qui redressent mes coudes et les jambes,
un tuteur pour penser dans le bon sens.

Il faudrait que.

Que je retrouve le chemin vers l'avenue de la ville.

Que j'arrête de boire ces étendues de campagnes en larmes qui bougent, éventrées, qui bougent ; il faudrait un mur, un au moins ; même pas terrible, biscornu et tout c'est quand même un mur pour que le vent arrête,

que je me calme et sorte de ce silence qui m'occulte et m'écœure.

Assis.

Les bras repliés sur mon ventre qui dit plus rien, même ventriloque peux plus, sais plus comment on fait pour faire aboyer les marionnettes, ni même mes lèvres et ma langue, comment je m'faisais parler avant, du temps où j'avais des murs et un toit ;

aujourd'hui j'ai plus rien ;

pas un brin d'ardoise, de chaume pour faire que le ciel soit pas partout ; la nuit m'aspire en spirales merdiques, et coule et m'cloue au sol ; alors que mes épis hors ma crinière montent, enlacent vers les étoiles et plus de berger, et qu'des troupeaux et qu'des troupeaux...

Et que j'merde, assis, et que j'rate et rerate et ma rate a mal, peur, mal, peur de ma rate et des rats.

(...)

Comment ils font pour faire ?

Comment ils actionnent, eux ? Et ils actionnent quoi ? Du chiffre encore ? Et du numérisable ? Et du numérogique de catastrophes en lignes de risque ? De c'que la voyante peut

pas prévoir ou bien lire dans les roquettes filantes qui dansent
la java des bombes à fragmentation, joyeuse la java des temps
du on sait plus pourquoi mais c'est pas grave,
parce que
de toute façon on continue à empiler, leurs mots, leurs
phrases, 124 citations qu'on extrait du quatrième QUID de
l'année 2006,
attraction normalienne de loin sup
parce que
8 camemberts de suite au trivial et plus rien à bouffer,
plus de frometon quand on a dépassé la limite,
pelletées d'pelletées
jusqu'à ce qu'on en ait plus qu'eux au moins.

J'ai la gastro du trop.

Et mes pensées arrivent même plus à penser à autrement,
alors ça suinte ça et là, ça m'enroule et ça me dissout,
diarrhées de rien du tout, de notes même pas justes je chante,
et on sait plus quoi acter, nous qu'on nous a pas appris à
caqueter différent, alors on se tait.

Alors on se tait et on attend.

Et y'a plus rien à préférer du prophétique de mes-deux.

Et y'a plus rien.

(et y'a plus rien,
et y'a plus rien,
et y'a plus rien,
et y'a plus rien,
et y'a plus rien)

(...)

Ou alors c'est pas fini.

Non.

(ou alors y'a quand même un petit peu mais on veut plus le voir (ou alors on se baisserait pour le ramasser le « un petit peu ridicule chouia »), l'infime vers luisant))

Ou alors mon frère on ferait comme si.

Comme si on n'aurait pas mouru et k'i z'auraient pas tout compris.

Ça nous dit mon frère ?

(Allez, on ferait comme si)

On dirait que ma java à nous, elle aurait pas fini de valser à contretemps et d'en foutre des gnons partout ; et il suffirait de prononcer son nom à elle pour que ça change, déesse du « on se met en marche » et « on arrête de gémir »,
et si on aurait plus de langue ?

ou si en morceaux ?

ti glanes les tessons linguistiques par terre, mon frère, ti glanes et ti recolles

SCOTCH,

SCOTCH,

à tout crin, on arrête de pas, on arrête de non, on dit oui et merde, J'EXISTE, aussi con que ça puisse puer,

(ALLEZ, on ferait comme si)

java décalée des printemps pyromanes, de ceux qu'on brandit contre les tendances, à coup de massue dans les parpaings, au nez des paravents, à la barbe du parapente pirate qu'on pécho pour qu'décolle enfin le navire des espérances et arrête avec le NOIR et gerbe du vert à plus savoir quoi r'peindre, le vert du gai lendemain, du lundi au soleil et de l'été indien,

le vert du départ,

(ALLEZ, c'est pas fini)

on arrache les pancartes, déchire les marque-page et commence à crier,

ça y est je sens que ça bouge,

vlatipas qu'ça m'remue les intestins grêles de faire comme si ;

ça y est,

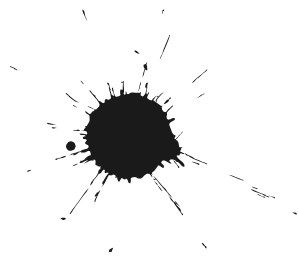
je sors de ma pièce ;

Du performatif à la performance

Christophe Fiat
fichier audio sur www.chaoid.com

numéro 10

152



153

www.chaoid.com